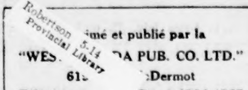
VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 22 DECEMBRE 1914 NUMERO 31

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT


...imé et publié par la
"WES... ...DA PUB. CO. LTD."
61... ...Dermot
Téléphones - Garry 4264-4265

A Nazareth

EN CE temps-là, Jésus allait avoir sept ans. Et pour ce jour de Noël, malgré la saison d'hiver, malgré les nuits glacées de ce pays de montagnes, Nazareth, la ville au doux nom de fleur, sembla fleurie plus qu'au printemps. Dans les jardins, aux pentes des deux collines proches, les roses pourpres les grands lauriers-roses, les beaux lis pâles embaumaient sous le ciel bleu. L'air était si pur, si lumineux, si doux que les âmes en étaient soudain toutes joyeuses, et sur le chemin les mendiants farouches se prenaient à sourire sans comprendre pourquoi. On ne sait quelle innocence flottait dans la lumière, sereine comme la clarté des premiers jours du monde. Les petites maisons carrées, au milieu des figuiers et des sycomores, des nopals, des cyprès noirs, se groupaient fraternellement autour de la synagogue: et de loin, à les voir aussi blanches que des tentes de pasteurs, on eût dit le campement d'une tribu nomade en pleine oasis.

Tout le jour, les Nazaréens se sentirent heureux, comme dans un rêve de paix, étrange et nouveau: une bénédiction tombait du firmament clair. Le maître parlait doucement à son esclave: le rabbin, en passant, ne grondait pas les enfants joueurs. A cette fontaine qu'on appelle encore la fontaine de Marie, les femmes suspendaient leur bavardage éternel pour regarder descendre là-bas, sur le Djebel-es-Sikh, la douceur calme du soir. Mais personne ne pensa que le ciel fût joyeux et la terre frémissante d'allégresse pour fêter la septième année d'un enfant... du fils d'un charpentier.

La nuit tomba, la plus belle et la plus étoilée depuis la sainte nuit de Bethléem. Au loin, les troupeaux revenaient des pâturages, et les mugissements longs et doux des grands boeufs, le bêlement des agneaux, les cris aigus des bergers s'en allaient vers les horizons lointains ou montaient, plus sonores, du ravin vers les collines. Puis tout les bruits s'apaisèrent, lentement, dans la paix plus grande où le monde allait s'endormir... Dans les petites maisons blanches, on prenait maintenant le repas du soir, et la plus pauvre était la plus bénie, celle du charpentier Joseph.

* * *

Au matin, comme l'eût fait tout enfant de son âge, l'Enfant Jésus avait demandé, pour fêter ce jour-là, un gâteau de pure farine et de miel blond. Marie l'apporta donc sur la table de famille, parfumé, tiède encore, et Joseph dit la prière. Mais lorsqu'il eut fini, tous trois restèrent debout, car Jésus poursuivait une oraison silencieuse.

Qu'attendait-il? On ne savait... L'ombre s'était épaissie, noyant les murs de la chambre basse, et la lampe ne s'allumait pas encore. Au dehors, pas un bruit... Jésus priait.

Il finit enfin, toujours paisible et grave, mais au lieu de s'asseoir près de Joseph, tandis que sa Mère prenait la petite lampe de cuivre suspendue à la muraille blanche, il marcha vers la porte close et l'ouvrit soudain. Les parents surpris se détournaient pour voir, à demi aveuglés par la lumière. Près de la porte, en dehors, enveloppé d'un manteau brun, un homme se tenait debout; sans doute il ne s'attendait guère à voir sortir l'enfant, car il faillit reculer en l'apercevant aussi près de lui.

Mais le geste s'arrêta, sitôt ébauché. Seulement il ouvrit les yeux très grands, pour mieux le voir, et quelque chose, comme un soupir profond et rauque, s'étouffa dans sa poitrine.

—La paix soit avec vous, dit simplement Jésus.

Sa voix résonnait, pure comme le tintement d'une cloche d'or; ce soir-là plus que jamais, une paix surnaturelle rayonnait de ses yeux limpides. Comme l'étranger n'avait pas répondu, il reprit:

—Entrez! Soyez le bienvenu!

Et sans plus résister, l'homme entra.

Il n'avait pas encore quarante ans—à peu près l'âge de Joseph: mais son visage bronzé, durci, avait des plis tragiques et son regard sinistre ne ressemblait pas non plus aux beaux yeux clairs du charpentier Une corde faite de poil de chèvre, serrait autour du front le manteau de laine grossière, laissant passer des mèches noires qui cachaient à demi une balafre ancienne, sombre sur la peau brune.

L'ouvrier de Nazareth se levait pour lui faire accueil. On le mit à la première place, comme un hôte attendu, et le premier il eut sa part du gâteau blond au parfum de miel.

—Je n'en avais pas même vu depuis longtemps! fit-il seulement dans sa barbe rude.

—Vous venez de loin, sans doute? demanda Joseph en hésitant un peu, car l'homme avait vraiment des allures de bandit.

—De loin? certes oui, ricana-t-il toujours dur. Des galères de Rome, mon maître.

On se tut un moment. Personne ne regrettait de l'avoir introduit dans la maison; seulement Joseph et Marie ne savaient que dire sans risquer d'éveiller des rancunes. Sans remarquer leur embarras, lui mangeait toujours de bon appétit, fixant Jésus d'un regard mi-curieux, mi-inquiet. Il finit par dire:

—Jamais je ne suis venu par ici, et pourtant je crois connaître cet enfant. Est-il à vous?

—Oui, dit paisiblement le chef de famille. Il se nomme Jésus, et je suis Joseph, fils d'Héli.

Sans répondre à la question indirecte, l'autre demanda:

—Quel âge a-t-il?

—Sept ans aujourd'hui, fit la mère de sa voix profonde, où vibrait une allégresse cachée.

L'étranger avait pâli sous l'épaisse couche de hâle qui le rendait pareil aux Arabes du désert. Il se leva presque, en un sursaut, répétant d'une voix étranglée:

—Aujourd'hui!

Son regard, fiévreux et ardent, cherchait de nouveau les grands yeux divins, nullement étonnés, qui semblaient lire au plus profond de lui-même. Incapable de se dominer plus longtemps, il cria tout à coup, frappant la table d'un poing crispé:

—Ah! vous êtes heureux, vous autres, d'avoir gardé votre enfant! Le mien aurait eu sept ans aussi, ce soir, sans les maudits qui me l'ont tué. Mon fils! mon Juda!... Il serait beau aussi, blond et fort!... Il me regarderait! Il m'appellerait: Père!... Oh! mon fils! mon fils!

La tête dans ses mains, frissonnant tout entier sous la douleur immense de cette plaie brusquement rouverte, il sanglotait en criant son malheur, et sa voix rauque en devenait navrante. La Vierge frémit, attirant plus près d'elle son enfant, le seul échappé du grand massacre, et Joseph les enveloppa tous deux du même regard d'invincible dévouement. Mais Jésus, lui, ne regardait que l'homme.

Celui-ci se calma par degrés, les sanglots qui tout à l'heure ébranlaient sa poitrine devinrent plus rares et plus sourds. Sa confiance, dans cette maison inconnue, était vraiment étrange, car il reprit soudain avec la violence contenue de ceux qui ne veulent pas périr avant d'atteindre le but.

—Voilà leur justice, à ces lâches! Oui, pour je ne sais quelle horrible raison, savez-vous l'ordre du roi, l'année même où naissait cet enfant? De les tuer tous, tous, même dans Jérusalem, dans la ville sainte. Oh! malheur! malédiction sur eux!

Il tendait le poing dans l'espace, et menaçant, farouche, clamait le crime épouvantable des tueurs d'enfants.

Je n'ai rien fait d'autre, moi, que de défendre le mien. Qu'auriez-vous donc fait à ma place?...

(A suivre sur la page 2)

"IL VOUS EST NE UN SAUVEUR"



NOEL DU COEUR

Le vent, brûlant de froid, casse les branches sèches,
La neige craque sous les pas;
Mais la neige et le vent âpre n'empêchent pas
Tous les petits Jésus de descendre en leurs crèches.

Par la vitre givrée, où le soir vient plus tôt,
On n'aperçoit pas les étoiles;
Mais comme l'on sent bien que sûrement là-haut,
La solennelle nuit de décembre est sans voiles;

Et que les cloches d'or, de bronze et d'argent clair,
Souvent et jamais entendues,
Vont mêler leurs accents mélodieux dans l'air,
Toutes en une voix innombrable fondues......

Non! les vitres n'empêchent pas d'entrer Noël,
Quand il est déjà dans notre âme,
Ni les étoiles d'or, qu'elles cachent au ciel,
Quand on en sent au coeur la lumière et la flamme!

ALBERT LOZEAU.

(*Suite de la page 1*)

Dites, comment avez-vous pu le sauver, celui-ci?

—Nous étions loin, dit seulement Joseph, en montrant de la main la direction des grands déserts.

—Mais nous, à Jérusalem, pouvions-nous fuir? J'ai lutté! J'ai frappé l'homme qui venait prendre mon Juda aux bras de sa mère... Alors ils me les ont tués tous deux.

C'était un désespoir sauvage qui gémissait dans chacune de ses phrases, et Marie pleurait tout bas sur la tête de son fils aimé. Oh! la grande plainte entendue dans Rama! la plainte de Rachel qui pleure ses enfants et qui ne veut pas être consolée parce qu'ils sont morts!... Et Joseph se souvenait, lui, des angoisses de la fuite, quand on avait été si loin pour sauver l'enfant.

—C'est donc pour cela? murmura-t-il enfin, timide.

Oui, c'était pour cela que leur hôte avait été jeté sur les galères romaines. Tuer un légionnaire! son crime était sans rémission. Il avait souffert, crié, sué sous la peine cinq années entières sans avoir même cette consolation de savoir les bien-aimés ensevelis dans le tombeau de sa race.

Quelles haines s'étaient accumulées dans ce coeur privé de toute affection humaine, ulcéré davantage, à chaque minute, à chaque seconde passée dans cet enfer!... On le devinait trop... Dans sa révolte impuissante, éperdue, il avait haï ses persécuteurs, haï tous les hommes, haï Dieu! Il avait abhorré de toute son âme le monde où régnaient des forces brutales, où les rois faisaient disparaître par caprice les doux êtres innocents, les enfants et les femmes, toute la joie, tout l'amour.

Et sa haine, il la disait durement, froidement, à peine adouci par le regard de Jésus qui ne se détournait pas, comme s'il eût compris, et vu plus encore que l'homme n'en voulait dire.

—Comment donc êtes-vous libre? fit enfin Joseph, pour arrêter le torrent des souvenirs amers.

—J'ai fui!

Alors il conta, d'un accent de volonté indomptable, cette histoire d'évasion en pleine nuit, dans le port d'Alexandrie, après avoir rongé à coups de limes le fer de ses entraves. Depuis lors il s'était rapproché du pays prudemment, sans être reconnu, en se donnant pour un de ces Arabes dont il avait l'aspect.

—Mais qu'allez-vous faire, à cette heure?

L'autre eut un geste très large, levant sa coupe grossière, pleine de vin, comme pour une libation funèbre: sa voix résonna davantage, haute et dure, en un sarcasme tragique:

—Je vais me venger!

Il y eut un silence... Et pourquoi donc ne l'approuvait-on pas? En dépit de son assurance et de sa haine, l'inconnu se trouva gêné par l'attitude de son hôte, et plus encore par ce regard de Jésus qu'il ne comprenait pas, mais où son âme devinait vaguement une pitié plus grande que toute pitié humaine.

—Le Seigneur a dit: "La vengeance m'appartient!" murmura Joseph un peu triste.

—Et Moïse a dit: "Oeil pour oeil, dent pour dent!" riposta le Juif d'un ton sauvage.

Il eut un rire mauvais; fier de son pouvoir, il sortait de sa tunique une fiole de verre, de forme étrange dans sa gaine d'osier.

—Voilà, dit-il presque froid. Je n'ai pas couru la montagne en vain; ce qui est là, c'est la mort!... la mort pour beaucoup...

—Hérode est mort: il avait tué mon fils, je me vengerai sur les siens. C'est justice! Et les Romains, leurs soldats maudits leurs gouverneurs sans entrailles tous auront leur part... Une goutte à chacun, rien qu'une goutte. Et puis après, quelles douleurs pour mourir!

Son ricanement sonnait mal entre les blanches murailles... Il le sentit confusément et se pencha vers Joseph, parlant à voix plus basse.

—Ne me trahissez pas, au moins. Votre fils regarde étrangement.

* * *

Le repas était fini depuis longtemps; ils se levèrent tous pour la prière d'actions de grâce... La clarté de la lampe, dissipant à peine l'ombre épaisse aux coins de la salle, auréolait la tête blonde de l'enfant, le pur visage de la mère. Dans un regret sourd de partir déjà, le voyageur les contemplait encore, et malgré lui ne sentait pas les sursauts de fureur qu'il avait toujours devant ceux qui ressemblaient à Esther ou à Juda. En vérité, depuis que l'enfant avait dit cette parole si simple: "Que la paix soit avec vous!" malgré ses colères et sa rage il ne retrouvait plus en lui-même l'amertume désespérée dont il s'était longtemps aigri...

Or, Jésus levait les yeux comme s'il eût contemplé un être glorieux, pour tout autre invisible. Une extase plus douce illuminait son beau front et courait en rayons d'or dans le nimbe de sa chevelure. Attentif comme les parents eux-mêmes, subjugué par un pouvoir plein d'irrésistible douceur, le forçat regardait ce visage divin, ces yeux qui devenaient resplendissants... Et Jésus pria:

—Père, soyez béni dans les biens comme dans les maux, car vous seul savez tous les besoins des hommes. Donnez la consolation et la force à ceux qui pleurent... Pardonnez à ceux qui pardonnent, et qu'à travers nos épreuves, ô Père, votre volonté s'accomplisse.

L'homme écoutait encore, tout frémissant, et ne comprenait pas ce qui le faisait frémir, car ce n'était pas le dédain ou l'indignation qu'aurait dû soulever en lui cette prière... Il dit soudain:

—Enfant, tes paroles sont incompréhensibles... Qui donc pardonnerait ce que j'ai souffert?

—Dieu peut aider à le faire: rien n'est impossible à Dieu, dit Jésus, de sa voix où vibraient des tendresses infinies.

L'étranger ne savait plus que répondre, ne comprenant qu'à demi cette doctrine nouvelle, sortie des lèvres d'un enfant. Surtout il ne concevait pas d'où lui venait cet attendrissement combattu en vain... Sa voix si dure tremblait quand il soupira:

—Que croire?... Quand je pardonnerais, quand je serais pardonné moi-même, les reverrais-je un jour? Les Sadducéens, à Jérusalem, enseignent que tout finit dans la mort.

Il frémissait de plus en plus, tout en parlant... Ce qu'il répétait là, il lui semblait—les mots à peine échappés—qu'il ne l'avait jamais pensé, jamais cru... On aurait dit que son âme troublée, perdue si longtemps dans les ténèbres de la mort, elle aussi, était soudain bouleversée par un grand flot de lumière venu d'en-haut. Cependant les parents de Jésus, admirant l'oeuvre divine, priaient en silence: et devant l'homme stupéfait, l'enfant semblait tout à coup grandir.

—Celui qui croit en moi, dit-il, vivra éternellement. Je suis la Vie. Si tu crois, vous vivrez tous avec moi dans l'éternité.

Une certitude absolue, triomphante, tombait de ses lèvres, dans la fermeté de son accent surhumain. Ecrasé par la promesse toute-puissante, l'homme était tombé à genoux, laissant jaillir de tout son être l'éternelle supplication de ceux qui commencent à voir:

—Seigneur, je crois... Seigneur, augmentez ma foi!

Son front touchait presque le sol. Et sans qu'il y eût pensé, un choc de verre se fit entendre; la fiole se brisait, répandant ses infâmes poisons. Le voyageur n'y prêta pas attention, qu'en aurait-il fait désormais?...

La nuit s'avançait, pure et bleue, douce comme un rêve d'amour, sereine comme une âme qui prie. L'heure approchait du saint anniversaire. Et voilà que soudain, sous l'impulsion d'en-haut, tous levèrent les yeux, fascinés.....

Comme une porte du ciel, le toit s'était ouvert sur l'azur constellé. Pour eux seuls surgissait une vision divine; les anges apparaissaient par milliers dans l'éblouissante lumière du zénith insondable. A l'essaim radieux des esprits sublimes se mêlaient les êtres transfigurés, des enfants et des femmes, les innocents et les martyres, un rayonnement de formes pures parmi les ailes des chérubins et des archanges. Réalité, ou vision d'un avenir glorieux?... On entendait leurs voix emplir l'infini avec ses harmonies que la terre ne connaît pas... Et les voix redisaient comme au jour de la Nativité du Christ:

—Gloire à Dieu dans les hauteurs et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

...Lentement, diminuées, comme lointaines, elles se turent et tout s'effaça dans la nuit. Ses deux bras tendus, le Juif sanglotait encore, répétant deux noms, les noms de ceux qu'il avait entrevus dans la céleste réponse au doute enfui.

—Esther!... Juda!...

Encore agenouillé, il sentit alors une main très douce se poser sur sa tête. Il sentit un signe tracé sur son front comme en une bénédiction, et qui faisait de son âme ravagée par la haine une âme pure et calme d'enfants. Et Jésus lui dit:

—Va en paix! La foi t'a sauvé.

Ce fut ainsi la Noël de l'an sept.

Michel Nord.

IL RECULE ET MENT

Que diable s'est-il passé dans la coulisse que le *Free Press* n'entonne plus avec autant de vigueur son chant de guerre contre le bilinguisme dans les villes manitobaines? D'où vient-elle la muselière qui le force à déclarer qu'il ne parle pas au nom du parti libéral? Pourquoi ravale-t-il, tout en mentant naturellement, ses déclarations des 14 et 16 décembre? En vérité, ce n'est pas tous les jours qu'une grosse légume du journalisme comme le *Free Press*, qui affiche la prétention de parler au nom de tout un parti politique, se voit appliquer pareil camouflet sur les deux joues et aussi énergiquement. Car, qu'il dise ce qu'il voudra, qu'il ergote comme aux veilles de luttes électorales, le *Free Press* n'empêchera son article de fond de samedi dernier de crier qu'il a été admonesté par les chefs de son parti et qu'on lui a signifié qu'il accomplissait mal son rôle de valet et que s'il lui a été confiée la tâche d'amener au parti l'assiette au beurre il ne lui en est pas moins demandé d'éviter d'y mettre les quatre pieds.

* * *

Lundi, le 14 décembre, le *Free Press* écrivait:

"Le *Free Press* est maintenant prêt à dire—et sans la moindre hésitation—que, en tant qu'il s'agit des villes et cités du Manitoba, la clause de la Loi des Ecoles Publiques concernant l'enseignement bilingue devrait être revoquée immédiatement excepté là où elle est déjà en vigueur."

Mécontent de son effort, croyant n'être pas allé assez loin, il se reprenait deux jours plus tard et écrivait cette fois:

"La clause de la Loi des Ecoles Publiques concernant l'enseignement bilingue, en tant qu'il s'agit des villes et cités, devrait être révoquée sans délai."

* * *

Jeudi se passa, rien. Vendredi se passa, rien encore. Ca devenait désespérant. Le *Free Press* était-il à bout de souffle? Ne trouverait-il rien de plus que sa déclaration du mercredi qui équivalait à demander que les fils des réservistes français et des volontaires belges de Saint-Boniface qui combattent épaule à épaule avec les fils de l'Angleterre, dans le nord de la France et dans les Flandres, n'aient pas le droit, l'opportunité d'apprendre leur langue maternelle? Mais samedi arriva: le *Free Press* servait à ses lecteurs un article de fond au titre alarmant: "Ils conspirent contre notre système scolaire". Et nous lûmes... ceci:

"La déclaration du *Free Press* que, dans son opinion (il a dit expressément qu'il parlait en son nom propre) le temps était venu de libérer les villes et cités du Manitoba de l'application de la clause de la Loi des Ecoles Publiques concernant l'enseignement bilingue, *excepté là où il y a déjà en cette matière des droits acquis...*"

* * *

Deux faits se dégagent de ce début: 1o—Ses chefs ont désavoué le *Free Press*. Sinon, pourquoi spécifierait-il qu'il n'a parlé qu'en son nom. 2o—Le *Free Press* ment en affirmant qu'il n'a demandé la révocation de la clause bilingue que là où elle n'était pas déjà en vigueur, faisant exception pour Saint-Boniface. Il a bel et bien, sans la moindre restriction, réclamé mercredi dernier, la révocation pour toutes les villes du Manitoba, y compris Saint-Boniface, de la clause de la Loi des Ecoles Publiques concernant l'enseignement bilingue. En voici ses propres mots déjà cités et qu'il vaut de répéter pour établir toute l'impudence de son mensonge:

"La clause de la Loi des Ecoles Publiques concernant l'enseignement bilingue, en tant qu'il s'agit des villes et des cités, devrait être révoquée sans délai."

* * *

Que le *Free Press* démontre, s'il le peut, qu'il n'a pas menti dans son article de samedi. Qu'il indique dans sa plus récente déclaration, celle de mercredi, que nous citons quatre lignes plus haut, les mots réservant les droits acquis du bilinguisme dans Saint-Boniface. Allons, confrère, poussez-vous.

MIEUX QUE L'OPTION LOCALE

L'option locale a eu ces jours derniers un de ses meilleurs triomphes. Nous nous en réjouissons pour la cause de la tempérance. En dépit de tous les inconvénients qui lui sont inhérents, le régime de l'option locale donne de bons résultats. Et nous souhaitons que des chinoiseries légales ne viennent pas les annuller.

Mais devons-nous dire ou laisser entendre avec le *Telegram* que c'est là le meilleur moyen de promouvoir la cause de la tempérance et qu'on ne saurait rien demander de mieux quand le gouvernement aura donné aux villes un contrôle plus direct des débits de boisson? Nous ne le croyons pas. L'option locale n'est pas le régime idéal. Ce n'est pas celui qui donnera les résultats les plus effectifs et les plus durables. Qu'on examine de près son fonctionnement et les conditions dans lesquelles il s'exerce, et l'on admettra qu'il comporte un caractère trop draconien. L'élément modéré en est tout à fait absent. Point d'alternative: la probition la plus absolue, la disparition de toutes les buvettes, le bannissement radical de toute boisson. Cela peut plaire à beaucoup de gens, mais un plus grand nombre, croyons-nous, s'y refuseront et opteront pour le régime de la buvette. Plutôt que de favoriser une réforme trop radicale, qui heurte ou pourra heurter, croient-ils, leur liberté individuelle, qui n'offre point de moyen terme, ils choisiront en désespoir de cause le régime de la buvette dont nous souffrons tant. C'est illogique, dira-t-on. Soit. Mais l'homme est bâti de telle façon que de telles décisions lui sont familières.

L'option locale est défectueuse mais cela ne signifie point qu'on n'y puisse rémédier, qu'on ne puisse lui trouver un substitut. Et nous croyons qu'il l'est dans l'accord aux municipalités de l'autonomie en matière de licences. C'est le seul régime d'une efficacité embrassant toute la provine et n'offrant rien de draconien, d'extrême.

L'option locale, c'est l'alternative pure et simple: la buvette ou non. Très bien, là où il n'y a qu'une buvette. Et encore? Que de gens la réprouveront parce que le régime de prohibition qu'elle établit frappe non-seulement la buvette mais s'impose et de la manière la plus radicale dans leurs propres foyers. Et que dire des endroits, des villes où il y a plusieurs buvettes, des centaines de débits de boisson? Que dire de Saint-Boniface, de Brandon, de Winnipeg? Avec l'option locale, c'est tout l'un ou tout l'autre, les buvettes à foison ou leur absence totale. En bonne vérité, combien sont prêts à voter en faveur d'un régime qui pose pareille alternative? Peu, très peu. Ils ne font point défaut ceux qui constatent les ravages de l'alcool et professent qu'on les doit combattre. Mais ils ne font point défaut aussi ceux qui redoutent mortellement les mesures extrêmes et croient fermement qu'abolir toutes les buvettes est une mauvaise politique dont la rigueur donnera naissance à des maux pires que ceux qu'on veut supprimer. Inutile de le cacher, de vouloir l'ignorer, le jour de la prohibition absolue n'est pas arrivé et n'arrivera peut-être jamais. Nous sommes en présence d'un mal qui durera aussi longtemps qu'il ne se trouvera point des gouvernants assez courageux pour le supprimer par la suppression de la fabrication et de l'importation des boissons enivrantes. Et de tels gouvernants ne sont pas de ce monde. Le mal est; son éradication ne se peut point. Tâchons alors de l'atténuer autant que se faire peut. Seul, l'accord de l'autonomie aux municipalités en matière de réglémentation des débits de boisson y parviendra. Si les contribuables d'une municipalité veulent la disparition de toute buvette chez eux, ils y parviendront aussi facilement avec ce régime qu'avec celui de l'option locale. En plus, ils ne courront point le risque de voir leurs efforts frustrés par quelque chinoiserie de la loi. Et l'on sait si les avocats savent y en fourrer. C'est le seul côté par où ils montrent du génie. Là où la majorité, pour une raison ou une autre, répugne à la prohibition complète, les contribuables pourront voter la prohibition partielle. Ainsi, Saint-Boniface pourrait supprimer un quart, un tiers, la moitié et même plus de ses débits de boisson. De même dans Brandon et Winnipeg.

Ce qui s'impose, c'est une loi telle qu'elle permettra la prohibition complète là où on la désirera et la prohibition partielle là où l'on répugne, peu importe la raison, à la prohibition totale. Et une loi qui amène à la cause de la tempérance non-seulement le concours des bonnes volontés entières mais encore—c'est cela seul qui donnera un résultat vraiment efficace—celui de toutes les bonnes demies volontés. Elles sont légion.

COLONISONS

Pères et mères de famille, vous êtes-vous sérieusement demandés: Que ferons-nous de nos fils?....

Cultivateurs de race, qui aimez la culture de la terre, vous qui avez fondé un heureux foyer que Dieu a béni et fécondé d'une famille nombreuse, avez-vous songé avec inquiétude à l'avenir de ces chers enfants? Je n'en doute pas; en chrétiens soucieux de vos devoirs de chefs de famille, vous avez pensé à les établir dans la noble carrière que vous avez héritée des aïeux et dont vous voulez leur faire honneur.

Mais il faut placer nos jeunes gens au milieu des nôtres, dans les paroisses où il y a des terres à vendre, et sur des *homesteads* où il y a déjà des groupes de Canadiens français alentour.

Cependant, on ne doit pas et on ne peut pas exiger la même qualité de terre que l'on trouve sur les bords de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine, ou du moins en la même quantité, e nord du Manitoba ne donne pas partout 100 pour cent de terre arable; mais sur presque tous les *homesteads*, on trouvera en quantité suffisante une terre de première qualité pour la culture des céréales. On aura en certains endroits 75 ou 80 ou 90 pour cent de bonne terre arable et le reste formera des côteaux un peu rocheux, couverts de bois et poussant un foin excellent pour le pâturage. Or, comme il est généralement reconnu que le succès est assuré à celui qui fait de la culture mixte, tous ces terrains sont avantageux aux fermiers.

Il y a dans une grande partie du Manitoba, principalement dans le Sud, un immense territoire où la culture exclusive des céréales se fait dans des conditions faciles. La fécondité du sol, dont on n'abuse pas trop, en variant les semences, semble inépuisable; mais dans d'autres parties, surtout dans le Nord et près des grands lacs, il y a plus d'avantage à faire ce que l'on appelle *la culture mixte*.

Elever des animaux domestiques en plus ou moins grande quantité, avec l'assurance de récolter sur son *homestead* tout ce qu'il faut pour l'hivernement, sans avoir rien à acheter, voilà un gage de succès et de progrès constant pour nos cultivateurs.

Est-il préférable d'acheter une terre ou de prendre un *homestead?*...

Tout dépend des circonstances. Il y a dans la plupart de nos vieilles paroisses, des terres excellentes que leurs propriétaires sont obligés de vendre et souvent à des prix relativement bas. Le prix de vente est encore bien élevé peut-être? Mais qu'importe, si la terre le vaut, ou plus, et si les conditions du marché sont faciles. C'est un si grand avantage d'avoir dans ces paroisses, les bienfaits actuels d'une organisation municipale, paroissiale et scolaire que le prix élevé de la vente ne doit pas être un obstacle à l'achat.

C'est bien malheureux de voir une paroisse canadienne-française se dépeupler; mais s'il y avait une nécessité incontrôlable, il serait désirable qu'un Canadien français prisse la place de l'absent. Que tous s'entendent pour garder à notre race cet héritage et cette influence nationale. Que cette terre soit transmise, même au prix de quelques sacrifices, à nos compatriotes.

Mais si, dans sa pauvreté, un père de famille ne peut songer à payer $20, $25 ou $30 l'acre, il trouvera dans les nouvelles paroisses que je lui recommande, de bonnes terres encore, qu'il pourra acheter à des prix variant de $8 à $10 l'acre; et ces terres sont clôturées, peu éloignées de l'église et de l'école, à peu de distance du chemin de fer et ayant déjà, outre une bonne maison et une étable, de 30 à 40 acres en culture, prêts à donner une abondante récolte.

Pour celui qui a un peu d'argent, je crois qu'il y a beaucoup plus d'avantage à acheter ces nouvelles terres patentées qu'à prendre un *homestead*. Et la raison? C'est qu'il faut considérer les retards de productions que la prise du *homestead* apporte avec lui. Il faut trois ou quatre ans d'un travail facile et même agréable, mais d'un travail persévérant pour avoir sa patente et des ressources vivement attendues. Il faudra clôturer sa terre, y bâtir sa maison et *dépendances*, défricher et *casser* le terrain. On calcule que la mise en culture d'un acre de terre achetée dans les conditions que je viens de dire, est un marché d'or, qui encourage un jeune homme ambitieux et travaillant.

Cependant, si un père de famille ne peut aider son fils à acheter une terre, que ce jeune homme courageux ne craigne pas d'aller rejoindre d'autres colons qui commencent un nouveau *home*, sans autre capital que du coeur et l'amour du travail. Il y a déjà plusieurs groupes de Canadiens français, établis sur des *homesteads* avantageux et qui sont enchantés de leur bon lot. Ils invitent cordialement leurs compatriotes à aller augmenter par leur nombre, une nouvelle chrétienté dont ils feront, en réalisant leurs légitimes espérances d'avenir heureux, une belle paroisse canadienne-française.

Depuis quelques années, j'ai vu un grand nombre de jeunes gens, venus de la Province de Québec ou des Etats-Unis, sans autre ressource que leur bonne volonté, et qui se sont établis sur des *homesteads* dans le nord du Manitoba. Les deux ou trois premières années se sont passées sans grandes difficultés, parce qu'ils étaient généreux dans les sacrifices nécessaires et le travail qu'ils ont recherché et fait partout; et aujourd'hui, voyez-les à Vannes, à De Laval et ailleurs, modestement, mais bien installés dans une bonne petite maison, ayant des boeufs ou des chevaux, une ou deux vaches, avec une terre clôturée dont les 25 ou 30 acres de récolte abondante leur garantissent des revenus qui augmenteront d'année en année. Ce sont des foyers canadiens-français qui se fondent en permanence et où les justes désirs de bonheur et de succès s'accompliront promptement pour ces braves jeunes gens.

Pourquoi *tous* nos jeunes gens, qui ont l'âge des générosités fécondes pour leur avenir, ne feraient-ils pas ce que d'autres ont si bien réussi?

O. Corbeil, ptre,

Saint-Boniface, Man.

ESPRIT PUBLIC

(*Le Patriote*)

Lundi prochain dans toutes les villes et les villages de la province ont lieu les élections municipales et scolaires.

Cet événement annuel, d'intérêt plus que local si l'on considère le résultat d'ensemble, impose à chacun un devoir civique de la plus haute importance: *le devoir de voter et de bien voter.*

Droit de vote: devoir!

Donc pas d'abstention!

Puisque vous contribuez de votre argent à l'administration de la ville et de l'école, vous avez non seulement le droit mais le devoir de choisir des représentants qui sauront administrer dignement, avec honnêteté et efficacité, le bien commun.

C'est manquer de sens social que de se désintéresser de la chose publique et de laisser à une coterie sans scrupules le soin de choisir les administrateurs du bien de tous.

Il faut donc user de son droit et faire un choix judicieux parmi les candidats aux fonctions publiques.

Si un homme se recommande particulièrement par son esprit de droiture, de justice, d'honnêteté, de désintéressement et par son intelligence des affaires: c'est celui-là qu'il faut appuyer de toute son influence.

Donc, pour bien voter il faut avoir en vue la réalisation d'un idéal de progrès matériel et d'harmonie sociale, qui ne soit autre qu'un idéal de justice et il faut en même temps mesurer la valeur des candidats sur cet idéal noble et désintéressé.

Tout est là. Il faut donc faire taire tout vain préjugé qui en faussant le jugement fausserait le vote lui-même et nuirait au bien général de la communauté.

Le catholique, parce qu'il a le bonheur d'être attaché par sa foi à la vérité et à la justice immuable, devrait toujours être le citoyen le plus dévoué, le plus intègre et le plus fidèle de la cité.

Noblesse oblige. Le vrai catholique aura conscience de ses droits et tiendra à honneur de les faire respecter dans la vie publique.

* * *

C'est surtout dans les questions d'éducation qu'un catholique ne doit se laisser guider que par des principes de foi, de vérité et de justice.

L'école forme les générations de l'avenir. Le bien individuel, comme celui de toute la société, demande que l'âme de l'enfant puise dans l'instruction les principes de la vérité et non de l'erreur: dans l'éducation une formation à toutes les vertus, et non une décadence vers tous les vices.

Pour l'enfant catholique, il faut donc l'atmosphère, non de l'école neutre ou sectaire, mais l'atmosphère de l'école vraiment catholique, où l'enseignement religieux tient la place d'honneur comme la foi devra aussi la tenir dans la vie: où le maître sera un exemple vivant de cette doctrine qui seule éclaire les peuples et les fait grandir en véritable civilisation.

Nous ne rappelons là rien qui ne soit de première évidence. Et puisque les commissaires d'école, en dépit d'une législation qui demeure toujours défectueuse dans sa déformation de neutralité officielle, possèdent encore cependant des pouvoirs assez étendus pour faire en sorte que l'école soit conduite par des maîtres catholiques, et selon les principes catholiques, il est de première importance que ces commissaires soient choisis judicieusement parmi ceux qui ont vraiment le sens catholique et qui s'inspirent des principes de leur foi dans la vie publique comme dans la vie privée.

Il faut bien reconnaitre, hélas! que quelques catholiques d'une certaine classe, égarés par de faux principes, ont perdu le sens chrétien en matière d'éducation. Et cela ordinairement au contact trop habituel de la mentalité protestante. On les reconnaît presque toujours à deux signes: une répugnance instinctive pour l'enseignement religieux surtout s'il est vraiment efficace et pénètre toute l'éducation comme savent toujours si bien le faire les communautés religieuses et, secondement, dans un autre ordre d'idées, une sorte d'impuissance physique à comprendre que la première instruction religieuse ou profane doit se donner dans la langue maternelle de l'enfant.

Est-il besoin d'ajouter que la présence de tels hommes dans une commission scolaire ne peut qu'ouvrir la voie à toutes sortes d'abus et d'injustices, troubler la paix et l'harmonie.

Il est donc du devoir de tous de choisir toujours pour les administrations scolaires de notre pays des hommes d'esprit droit et éclairé, qui soient pénétrés du sens catholique, et qui s'emploient avec zèle à répondre aux désirs de la famille chrétienne, comme à ceux de l'Eglise de la Patrie, des hommes qui veulent que l'école forme dans l'enfant le citoyen qui saura faire honneur à son pays, parce que la foi rayonnant sur son front et la vertu dans son coeur, il sera de ceux qui ne savent jamais trahir.

Exploit d'un prêtre.

L'abbé Carmellino, de Saulieu, professeur au petit séminaire de Flavigny-sur-Ozerain, sous-lieutenant du 42e régiment d'infanterie, vient d'accomplir une action d'éclat qui lui a valu les félicitations de ses chefs. Resté seul officier dans un combat avec 30 hommes de sa compagnie, il en prit le commandement et avec ces braves, il fit prisonniers 250 Allemands.

Blessé à un genou et à une jambe dans un autre engagement, l'abbé Carmellino est actuellement en traitement dans un hôpital de l'ouest.—(*Le Petit Journal.*)

Une réponse française.

Un sous-lieutenant militaire au front a eu l'occasion de prendre dans la poche d'un blessé allemand une lettre que celui-ci venait de recevoir de sa femme, où il se trouvait cette phrase:

"J'espère que tu n'épargneras ni les femmes ni les enfants."

La lettre a été envoyée à cette mégère en ajoutant ces mots:

"Madame, nous avons trouvé cette lettre dans la poche de votre mari. Il est blessé et soigné humainement."—(La *Libre Parole.*)

NOEL DE GUERRE

Les Prussiens dans le Doubs en décembre 1870

LE DRAGON ET LA FILLE DU SABOTIER

Une nuit glaciale, cristalline et sonore descendait sur la gorge rocheuse où roule le Dessoubre, mince et torrentueux affluent du Doubs. A peine quatre heures et demie. Le ciel gardait des lueurs vertes du côté de Saint-Hippolyte. Mais à Louvray-le-Haut, dans le cirque du Lormont, la blancheur scintillante de la neige s'amortissait peu à peu sous de longs crêpes d'ombre.

C'était la veille de Noël. Et, bien que la France ne se souvint pas, en ce 24 décembre 1870, d'avoir vu finir une année parmi plus d'angoisse, quelques enfants de ce hameau, perdu dans le Jura, préparaient leur fête coutumière avec l'insouciance de leur âge.

Pauvres enfants, humble fête! Un petit sapin, coupé dans la forêt voisine, planté dans un seau rempli de terre, portait comme girandoles les tire-bouchons de papier doré, comme présents des objets infimes: une pelote de laine, un paquet d'aiguilles, une boite d'allumettes, des images gagnées au catéchisme ou à l'école, un cahier d'un sou noué d'une faveur rose, quelques sucres d'orge, et aussi des pantins fabriqués par les grands pour les petits avec du carton et de la ficelle.

Les parents laissaient faire. Les parents?... c'est-à-dire les mères et les aïeuls, car les pères étaient partis et nul n'avait de leurs nouvelles.

—On ne voit plus clair, dit la grande Annette, la blonde fille de Pageot, le sabotier. Heureusement, nous avons presque fini.

Elle avait aidé ses jeunes voisins, les fils Coubert, dont l'aîné enrageait qu'on ne l'eût point accepté comme soldat, à treize ans. Eux invitaient les autres, car leur maison était la moins misérable. La salle basse des Coubert, avec sa vaste cheminée, ses ustensiles de cuivre, ses fusils au râtelier, son lit d'apparat sous des courtines en guipure de coton, représentait l'excès de luxe à Louvray-le-Haut. Dans le beau milieu, sur une futaille posée debout, se dressait le sapin de Noël

—On verra clair, insinua la petite Valentine, si on allume les lumières de l'arbre.

—On ne les allumera pas maintenant, voyons! déclara Louis Coubert, dont les huit ans imposaient leur sagesse. Ca finirait trop vite, avant que le bon Dieu soit né.

* * *

L'aîné, Michel, qui agissait en maître depuis que le père avait rejoint les armées, alla chercher plusieurs longues bûches et les jeta sur les cendres rouges de l'âtre. Bientôt une flamme s'éleva. Tout devint visible dans la salle. Et ceux qui garnissaient l'arbre de Noël aperçurent même, contre les carreaux de la porte, des yeux écarquillés dans des figures rouges de froid. La marmaille du hameau s'émerveillait d'avance, tâchait d'anticiper sur les visions et les joies du miraculeux soir.

—Dressons devant eux la planche du pétrin. Ils seront bien attrapés, suggéra le bossu, Auguste Coubert.

Mais, subitement, un cri, venu on ne sait d'où, répété par des bouches indiscernables, vibra au dehors, sonna plus haut, claqua aux vitres, fut jeté dans la salle avec une violente ruée d'air:

—Les Prussiens!... Les Prussiens!

—Enfin! hurla Michel Coubert.

S'emparant d'un des vieux fusils, il s'élança dans l'escalier-échelle, et grimpa vers le grenier.

Une femme surgit, folle de peur. Elle se tordait les mains, appelait son fils:

—Empêchons-le!... Il fera ce qu'il a dit! cria-t-elle à Annette Pageot.

La jolie fille blonde, immobile, pâle, les yeux élargis, hallucinés, s'éblouissait, tremblait.

—Brave petit Michel!.. murmurèrent ses lèvres sans couleur.

Elle songeait aux paroles du gamin: "S'ils viennent à Louvray-le-Haut, j'en dégringolerai un ou deux. Je sais qu'on me fusillera. Mais ça m'est égal. Je me suis exercé en cachette avec la carabine de papa. Ah! je suis trop petit pour m'engager!... Eh bien! on verra!"

Comment croire que l'occasion pourrait se produire? Que viendraient faire les Prussiens dans la vallée du Dessoubre, où ils ne trouveraient que des cabanes de bergers, sans habitants en état de combattre? Ils occupaient la moitié de la France, assurait-on. Ils bombardaient Paris, dont les habitants n'avaient plus de viande, ni de pain. Des masures de montagnards, qu'ajouteraient-elles à leur conquête?

La fille du sabotier ne pouvait pas savoir. L'élan de Bourkari vers Belfort, la concentration de forces du général Werder, se repliant de Dijon sur Vesoul, la nécessité pour l'envahisseur de reconnaitre ses couloirs de montagnes, par où s'accomplirait peut-être un mouvement tournant,—qui donc eût instruit d'une telle situation et fait concevoir les démarches de stratégie aux femmes, aux vieillards de Louvray-le-Haut?

Des polissons guenilleux, ramasseurs de bois mort, venaient d'accourir, effarés, bouche hurlante, parce que, de la Roche-aux-Fades, ils avaient distingué, sur la route, remontant la vallée, deux hommes à cheval,—militaires, surement, avec leurs grands manteaux pareils, sur lesquels brillaient, dans le crépuscule, des étincelles de métal.

Michel, se postant à la lucarne du grenier, les vit.

Ils arrivaient d'un pas tranquille, en promeneurs plutôt qu'en combattants. Détachés d'une armée sous qui pliait tout le pays alentour, avec la seule mission de constater que cette gorge sauvage, presque déserte, se terminait en sentiers impraticables, par où nulle surprise ne surviendrait, les éclaireurs ne pénétraient si avant que par acquit de conscience et se disposaient à tourner bride.

L'amas des masures silencieuses, encapuchonnées de neige, ne semblait pas redoutable aux deux soldats. L'une d'elles, par les carreaux de sa porte, projetait un peu de lumière dans la pesante tristesse grise, comme pour arrêter la cauteleuse approche de la nuit, embusquée aux profonds abîmes de la montagne.

Sans doute, ils pensèrent à leur village, ces deux, que l'isolement rendait un soir—ce soir, veille de Noël—à des souvenirs bien à eux, souvenirs de leur modeste existence, qu'ils ne savaient plus concevoir dans l'âme et le rythme des escadrons.

Un éclair, un coup de feu. Les chevaux, mollement tenus, bondissent au hasard. L'un d'eux pointe, se renverse, tandis que l'autre, fléchissant sous le choc de son camarade, tourne à demi, se redresse, part d'un galop fou, sur la rapide descente de la vallée. Est-ce la fuite d'un homme avec lâche ou l'irréductible emballement d'un animal épouvanté? Il ne reste, sur la neige blanche du chemin, que deux êtres gisants, le cavalier pris sous sa monture—l'un jurant dans son dur patois germain, l'autre secoué de soubresauts menaçant de broyer celui qui naguère le montait.

—Rendez-vous! dit quelqu'un Vous êtes mon prisonnier.

Le dragon allemand, dont le buste restait libre, prit son revolver à la ceinture et se dressa sur un coude. Quelques mots de français lui vinrent. Il rugit:

—Assassin! Tout "da filage" brûlé! tué... tout!...

Puis il tâcha de discerner, de viser. Près de lui, c'était une petite ombre, droite. Cette ombre ne bougea pas. Et, comme il se tournait, se soulevait, dans un effort exaspéré, il vit, dans cette lumière qui sortait d'une maison, un visage d'enfant, des joues rondes, des yeux frais, des cheveux blonds.

Ceci déconcerta l'homme, même en son état de souffrance et de rage. Cet enfant ressemblait à un petit frère, qu'il avait là-bas dans un hameau misérable comme celui-ci. Ses doigts s'ouvrirent, son revolver tomba. Et, dans le vertige qui lui ôtait maintenant toute idée, il n'entendit pas—l'aurait-il compris, d'ailleurs?—Michel Coubert, qui disait:

—Je suis hors la loi de guerre. On me tuera, ça m'est égal. Mais, moi vivant, ils n'entreront dans Loubray que prisonniers.

Il ajouta, s'adressant aux gens qui s'attroupaient:

—S'il n'est pas mort, désarmons-le, soignons-le. Il est à moi. Portons-le sur le lit de notre salle.

Les faibles bras des vieux, des adolescents, des femmes, eurent quelque peine à tirer le soldat de sa fâcheuse position. Le cheval râlait. C'était lui que le coup de feu avait atteint. Son maître, sur qui il s'était renversé, avait une jambe brisée, et venait de s'évanouir, suffoqué, menacé d'écrasement par l'agonie spasmodique de la malheureuse bête.

Lorsque l'Allemand blessé reprit connaissance, il était couché entre des draps, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Une figure de femme s'inclinait vers lui. Il crut rêver, se trouva bien, sourit, murmura:

—"Danke, Mutter."

La fièvre fardait de rose ses joues fines et douces comme celles d'une jeune fille, noyait d'eau et de flamme ses yeux bleus. Il ne ressemblait plus au guerrier, droit en selle sous le lourd manteau, le long de la route sombre, la visière aux sourcils, et tout cliquetant d'acier quand sur l'étrier battait son sabre.

C'était un bon petit paysan de dix-neuf ans, posant sur l'oreiller une tête rase, ingénue et blonde.

Etonné, il fit un mouvement, qu'il interrompit tout de suite avec un cri de douleur.

Des mains légères immobilisèrent sa jambe fracturée. Dans les pays perdus, où il n'y a pas de médecin, où les rebouteux même sont gens lointains et difficiles à faire venir, on trouve toujours de secourables vieilles qui, par l'expérience des douleurs humaines, ont acquis une science ingénieuse et savent des remèdes pour tous les maux. Il s'en rencontra une, à Louvray, pour indiquer la manière de placer la jambe brisée dans des attelles, la bander, la fixer. Ensuite, elle fit boire au blessé une infusion d'herbes, qui devait ôter toute souffrance et calmer la fièvre, mais qui le jeta dans une espèce de torpeur éveillée. Il crut vivre un songe, un délicieux songe qui le reposait les marches rudes, des grand'gardes glaciales, des spectacles de brutalités et de sang.

—Comment t'appelles-tu, mon prisonnier? dit le joli gamin, qu'il avait failli abattre d'un coup de revolver.

—Karl.

—Moi, Michel. Tu comprends le français?

Le petit dragon allemand répondit dans sa langue. Il divaguait un peu, assurant qu'il n'était pas en France, et n'avait pas besoin de se casser la tête pour sortir les mots étrangers qu'il savait.

Michel reprit:

—C'est donc ça, la guerre? Mais tu n'es pas méchant! Et je suis fâché d'avoir tué ton cheval

—Cheval!... cheval mien, répéta le soldat, saisi d'angoisse.

Une lueur de réalité l'effleurait. Son compagnon! son pauvre compagnon saignant sur la neige!...

On le calma. Puis les femmes défendirent aux enfants de lui parler. Alors ceux-ci, détournés du drame et de la présence prodigieuse, revinrent à leur arbre de Noël. Au bout d'un instant, ils ne savaient même plus qu'un des envahisseurs de leur patrie se trouvait parmi eux, dans la salle familiale, dans le lit d'apparat, le lit héréditaire.

Sans casque, sans uniforme, sans armes, sans cheval, ce garçon rustique et doux comme eux n'était-il pas un des leurs?

Lui, le dragon Karl Feltzer, fils d'un paysan des confins de la Forêt-Noire, il croyait vivre une veillée de Noël dans son pays. Le cône vert du sapin, constellé de lumières, les frissons du papier doré, les cris de joie, les chants, les rondes, les têtes mouvantes des enfants, même les coins d'ombre au fond de la salle, la longue table de bois et les poutres du plafond,—tout cela, c'était la douceur de sa propre destinée, l'émoi de ses souvenirs, le charme surnaturel, inoublié, essentiel à son coeur, de la fête plus divine que toutes les autres fêtes.

Dans un silence, tout à coup, on entendit le blessé qui parlait. Se plaignait-il? Réclamait-il quelques soins? Tous s'approchèrent. Hélas! on ne le comprit pas. Il formulait une question, et nul ne put y répondre. Ses yeux bleus à l'expression si fraiche, se posaient anxieusement sur les visages. Il demandait, dans son patois germanique, le soldat naïf:

—Pourquoi les peuples se font-ils la guerre, puisque Noël est le même pour leurs petits enfants?

L'armée qui allait être victorieuse à Villersexel, pressée par des besognes plus urgentes, ne prit pas la peine d'occuper la gorge presque sans issue du Dessoubre. Karl Feltzer guérit sa double fracture, soigné par ses amis de Noël, les pauvres Français de Louvray-le-Haut. L'armistice était signé lorsqu'il se trouva en état de rallier son régiment.

Mais l'amour, qui veut ignorer les lois de la guerre, avait lié les deux coeurs du soldat germanique et de la fille du sabotier du Jura. Annette et Karl s'étaient fiancés.

—Nos pays sont réconciliés, nous pouvons nous épouser sans mal faire, pensaient ces humbles amoureux.

—Je reviendrai te chercher, disait Karl à la jolie Française blonde.

Mais le jour même où il devait partir, on apprit à Louvray-le-Haut que le père d'Annette ne rentrerait jamais dans sa montagne. Il était mort d'un coup de sabre prussien sur le champ de bataille de Saint-Quentin—l'une des dernières rencontres de la guerre.

—Adieu pour toujours! dit la jeune fille à celui qu'elle aimait

Karl remit son uniforme liséré de rouge, son lourd manteau, ses bottes éperonnées, son casque, et il suspendit son sabre au ceinturon.

Puis il quitta Louvray-le-Haut.

Où alla-t-il? Que devint-il? Personne ne saura quel fut son dernier secret. On crut reconnaître des débris de ses effets militaires dans un précipice, à l'endroit le plus tourmenté, le plus sauvage du Jomont.

Depuis, les jeunes filles de cette vallée, où l'on raconte encore des légendes, assurent que, la veille de la Nativité, le vent d'hiver, passant sur ces abîmes, apporte des lambeaux de Noëls allemands et français, chantés à l'unisson par deux voix mystérieuses.

Daniel Lesueur

UN COMBATTANT D'YPRES

Les bataillons allemands fauchés par la mitraille

Un combattant qui a participé à la plus grande partie des batailles qui ont eu lieu entre Dixmude et Ypres, et a été blessé par un projectile à la tête et vient d'arriver à Paris, a fourni quelques détails sur les combats:

Nous avons dû supporter, a-t-il déclaré, durant les derniers trois jours de la semaine écoulée, les plus rudes assauts que nous ayons vus depuis le commencement de la guerre.

Ma brigade occupait un front de 4 kilomètres au nord d'Ypres et sur ce point, le mercredi 4 novembre, les Allemands nous attaquèrent en forces considérables. Ils se heurtèrent à une résistance féroce du côté de nos troupes. Les pertes nombreuses qu'ils subirent ne les arrêtaient pas et repoussés une première fois, ils retournèrent encore plus nombreux et ainsi de suite jusqu'à jeudi soir. De temps en temps nous devions leur céder un peu de terrain, mais une vigoureuse offensive nous permettait ensuite de le reconquérir. J'ai vu ainsi une tranchée perdue et reprise sept fois de suite dans la même journée.

Jeudi soir, constatant que leurs efforts étaient inutiles, les Allemands espacèrent leurs attaques, mais ce calme fut de peu de durée.

Leur offensive reprit samedi matin plus violente que jamais dans la région au sud de Dixmude. A cette occasion, ma brigade dut supporter un choc effroyable. Pendant quarante-huit heures nous nous sommes battus sans prendre un instant de repos. La vigueur employée par nos adversaires indiquait clairement qu'ils faisaient un effort décisif.

C'est impossible de décrire un pareil enfer. Attaques incessantes avec l'artillerie lourde, rien ne nous fut épargné. Nos pertes furent assez graves, mais que dire de celles de nos ennemis? Les bataillons allemands étaient littéralement fauchés par nos canons de 75 et nos mitrailleuses.

J'ai été témoin du fait suivant:

Un régiment s'avançait bannière en tête. A 300 mètres de nos tranchées, il fut salué par un feu si terrible qu'il dut se replier. Après s'être reformé, il retourna à l'assaut sensiblement diminué et cette fois il s'avança jusqu'à cent mètres environ de nos lignes. Il fut balayé par notre feu et battit de nouveau en retraite. Une troisième fois, nous le vîmes apparaitre après avoir perdu plus des deux tiers de ses effectifs: "Laissez-les avancer, ne tirez plus." Les Allemands arrivèrent cette fois à 20 mètres. Tout à coup retentit le commandement: "Feu à volonté." Dix minutes plus tard, le régiment allemand avait vécu. En moins d'une heure, trois mille hommes avaient été exterminés.

Lorsque lundi soir j'ai été blessé, le combat n'avait rien perdu de sa grandeur, et de son caractère d'obstination, d'un côté comme de l'autre: la bataille continuait sur tout le front de la Belgique avec un acharnement incroyable, mais nous résistions partout. Je ne parle pas, bien entendu, des reculs partiels qui se réparent le jour même ou le lendemain. Ce sont des incidents inévitables et sans aucun avantage pour l'adversaire. En aucun point les Allemands n'ont réussi à briser nos lignes et c'est la seule vraiment importante en ce moment.

LES "GOSSES" A LA GUERRE

Un héros de 15 ans

Un militaire adresse à "l'Echo de Paris" la lettre suivante de Nevers:

Je me suis rendu à l'hôpital temporaire No 29, ancien couvent des Ursulines. Parmi les nombreux blessés qui y sont soignés, j'ai été attiré et retenu auprès de l'un d'eux, à cause de son jeune âge. Voici son histoire:

"Je me nomme Clotaire Bourguignon, je suis né dans l'Eure-et-Loir, le 17 septembre 1899. Je n'ai plus de parents, qu'un oncle qui me chérit comme un père.

"Lorsque la guerre éclata, malgré mes quinze ans, je me rendis à pied à Fontainebleau, où je savais qu'il y avait une forte concentration de troupes.

"J'arrivai affamé dans cette ville. J'abordai des soldats du 46e de ligne, qui me donnèrent à manger. Ah! la bonne boule...

"Restauré, je leur fis part de mes intentions de les suivre. Un caporal me dévisageant s'écria: "T'as une figure de gosse, mais t'es bien bâti, tu seras des nôtres au départ."

"Quelle veine, hein! Aussi ma joie était grande. Au bout de quelques jours, je sus manipuler le fusil et, le soir de l'embarquement du 46e, d'après l'ordre des camarades, je gagnais prestement un wagon et m'y cachais dans un coin.

"Quelques jours après, nous étions dans la Meuse. Je fis les marches comme les autres, sans trop de fatigues. Un beau matin le colonel du régiment m'aperçut dans les rangs. Il fut renseigné aussitôt par le sergent de notre escouade. Je fus félicité et l'autorisation me fut donnée de revêtir l'uniforme de fantassin.

"Nous eûmes l'honneur d'aller huit fois au feu. Ah! Quel pétard! Quel tonnerre faisaient ces obus!... Je riais quand même et nuit et jour, je ne quittai pas les tranchées. Mes camarades furent bons pour moi et je m'en souviendrai. Comme on la dévorait, la boule, quand elle arrivait!...

"Le 7 septembre, nous étions dans les environs de Bar-le-Duc, la mitraille prussienne ne nous fut point ménagée, la bataille faisait rage, nous tirions comme des enragés et je vous affirme, monsieur, que rarement je manquai mon but.

"Malheureusement, sur le soir, des éclats d'obus vinrent me briser une jambe, plusieurs balles m'atteignirent également. Je fus relevé, pansé et dirigé sur cette bonne ville de Nevers, où je suis choyé."

Voilà l'histoire de ce gosse blond, dont la jeune et rieuse figure m'avait attiré. Ce volontaire de quinze ans n'a pas sa médaille d'identité, mais aux lieu et place, en souriant, il m'a montré, enroulé autour de son poignet droit, un bracelet portant une médaille de Lourdes.

Il attend sa guérison pour repartir auprès de ses camarades.

Asthme vaincu.—On triomphe maintenant de l'asthme. Le remède du docteur Kellogg contre l'asthme s'est prouvé le plus plus grand soulagement que la victime de l'asthme a jamais connu. Des milliers de témoignages de gens qui ont été soulagés et guéris ne peuvent laisser le moindre doute sur l'efficacité de ce remède. Procurez-le vous aujourd'hui de votre marchand.

Département des patrons



Vrai tablier de travail. Sur le devant, il va jusqu'au cou et recouvre la jupe. Dans le dos, il recouvre la jupe mais on emploie des courroies pour le haut. Elles se croisent et boutonnent sur les épaules. Ce tablier a de larges poches rapportées. On peut employer du calico, de la toile, et autres tissus généralement employés pour les tabliers.

Le patron de tablier No 6,902 est pour mesures de buste de 36, 40 et 44 pouces. La grandeur moyenne demande 3¼ verges d'un tissu de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Petit costume en tissus lavables, bon même pour l'hiver, et pouvant se fabriquer de cheviotte à carreaux ou à raies. La serge unie est toujours jolie et avantageuse. Dans la taille, on suit les lignes sacques; il y a des coutures sur chaque épaule, en avant et à l'arrière, des manches unies, longues ou courtes, avec collet de fantaisie. Fermeture sur le devant avec empans de ceiture à l'arrière et aux côtés seulement.

Le patron No 6,885 est pour enfants de 2, 4, 6 et 8 ans. Grandeur moyenne demande 1⅞ verge d'un tissu de 44 pouces avec ½ verge d'un tissu de 27 pouces pour le collet et les manchettes.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........
Nom ....
Rue No. ....
Ville ....
Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jour doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LA DETRESSE EN BELGIQUE

Déclarations de M. de Broqueville

Londres, 17.—Les représentants, à Rotterdam, du comité américain de secours pour la Belgique, ont reçu l'appel navrant de deux notabilités de Blankerberghe en faveur de treize communes de la côte belge qui, jusqu'ici, n'ont pas été secourues.

Ces deux habitants de Blankerberghe expliquent que ces communes ont d'abord souffert de l'arrivée en masse de réfugiés venant de l'intérieur de la Belgique, qu'elles ont aidées de leur mieux et ensuite qu'elles ont eu à se plier aux ordres allemands, qui ont exigé des provisions de toute sorte, alors que les ressources de ces districts étaient déjà épuisées.

Toutes communications entre ces communes et autres villes, voire même Bruges, ont été coupées.

"Nous sommes privés des choses les plus nécessaires, a ajouté une de ces personnes. Nul ne sait si demain nous aurons quelque chose à manger. Nous demandons assistance au nom de l'humanité. Si on ne se décide pas à nous secourir, Dieu sait ce qui arrivera.

* * *

Londres, 17.—La commission américaine a reçu aujourd'hui une lettre de M. Diedrich, consul général des Etats-Unis à Anvers, prouvant que la famine ne respecte personne: le consul demande des vivres pour sa famille, le personnel du consulat et pour lui-même. Il dit:

"Il y a huit jours à peu près, M. Jarvis Bell, de New-York, se rendant à Bruxelles, m'informait aimablement que si ma famille ou moi-même avions besoin de quelque chose, nous n'avions qu'à le faire savoir à lui-même ou au comité de secours et qu'il nous approvisionnerait du mieux qu'il pourrait.

"Lorsqu'il m'a fait cette offre, je ne pensais pas que je serais obligé d'y avoir recours; mais, depuis, nous avons reconnu qu'Anvers ne reçoit aucun vivre et même, il y a quelques jours, les boulangers ont déclaré qu'il leur était impossible de fabriquer du pain, manquant totalement de farine.

"Maintenant, ils ont repris leur travail, mais l'avenir, pour cet hiver, paraît vraiment sombre.

"Dans ces conditions, je solliciterais du comité américain de secours de me faire parvenir, à la plus proche occasion, de la farine pour moi-même et les familles du personnel du consulat."

LA DEBACLE AUTRICHIENNE EST COMPLETE

Les soldats de François-Joseph fuient en abandonnant leurs fusils, leurs canons et leurs approvisionnements

Paris, 16.—Le correspondant de l'agence Havas à Nish, télégraphie les détails suivants sur les récentes opérations militaires en Serbie:

"Après avoir dispersé les Autrichiens le 8 décembre près de Valjevo, les Serbes ont continué à poursuivre leurs ennemis au-delà d'Oujitze, de Kasjarice, de Pouljen, de Valjevo et de Razarevatz. La retraite des Autrichiens a été précipitée. Ils n'ont offert quelque résistance que dans le voisinage de Valjevo et d'Oujitze. Mais cette résistance a été vite brisée et les Serbes ont pris possession de ces deux vilels.

"Dans la journée du 8 décembre, les Serbes ont fait prisonniers 28 officiers et 2,237 hommes, et ont capturé 2 canons et du matériel de guerre.

"De furieux combats ont aussi eu lieu au nord de Kasmaj et de Parovnitza, où les Serbes ont infligé à l'ennemi des pertes considérables. Les Autrichiens ont fui en désordre. Des milliers de prisonniers ont été amenés à Nish.

"Les captures faites par les Serbes dans le cours des combats qui ont eu lieu du 3 au 7 décembre, s'élèvent à: 121 officiers, 22,114 soldats, 68 canons de campagne, 42 mitrailleuses, 8 mortiers, 10,000 fusils, 59 wagons chargés de munitions, 1,305 fourgons, 10 voitures-ambulances, 4 ambulances de campagne, 2 coffre-forts et 327 chevaux.

Le correspondant du "Times" de Londres télégraphie de Nish que les Autrichiens ont été battus dans le nord de la Serbie et que la victoire des Serbes est complète. Les Serbes ont pénétré au milieu des troupes autrichiennes qui fuient en déroute. Les troupes serbes sont maintenant bien à l'ouest et au nord de Valjevo, et, ce matin, ils ont repris Ushitza, situé plus au sud.

La quantité de matériel de guerre capturée est si considérable qu'il est impossible d'en dresser la liste. Les lignes de retraite de l'ennemi sont semées d'armes, de munitions, de fourgons, de voitures et d'approvisionnements abandonnés. Je me suis dirigé aujourd'hui vers Gornji-Milanovatz: les chemins étaient encombrés de longues files de prisonniers qui semblaient assez satisfaits d'en avoir fini avec la guerre. Des bataillons entiers n'étaient gardés que par quelques soldats serbes, alors que d'autres vagabondaient sans que personne s'occupe d'eux.

"Si par ces hommes—et j'en ai vu des milliers—on peut juger de l'armée à laquelle ils appartiennent, on peut dire, sans crainte de se tromper, que la vigueur militaire des troupes autrichiennes en Serbie, a complètement disparu. La seule question qui se pose maintenant est: Combien de prisonniers les Serbes réussiront-ils à faire?"

On annonce de Pétrograde que la nouvelle de la victoire serbe à Valjevo et à Ushitra a soulevé un immense enthousiasme.

Il y a huit jours les Autrichiens étendaient leurs lignes, dans la région particulièrement difficile qui s'étend sur les rives droites des rivières Kolubara et Dija, sur une longueur d'environ 100 kilomètres. Leur aile gauche détacha 2 divisions pour faire une marche triomphale sur Belgrade, tandis que leur aile droite s'efforçait de tourner l'aile gauche serbe.

Les Serbes attaquèrent le 15e corps autrichien qui formait le centre, et, le coupant en deux, forcèrent l'aile droite autrichienne à battre en retraite en désordre. Se tournant alors vers le nord, les Serbes continuèrent à tailler en pièces le centre autrichien, qui comprenait aussi 2 divisions du 13e corps, et se mirent à la poursuite de leur aile droite, formée du 16e corps.

L'aile gauche autrichienne, appuyée sur Belgrade, ne semble pas être arrivée assez tôt pour prendre part à la bataille. On dit même que l'Autriche, croyant les Serbes complètement vaincus, avait déjà prélevé de Belgrade deux divisions pour les envoyer sur le front opposé aux Russes.

Les réjouissances auxquelles a donné lieu en Russie l'annonce de la victoire serbe, ont dépassé toutes celles qui avaient suivi les victoires remportées jusqu'ici par les troupes russes elles-mêmes, car on s'accorde à reconnaître que la tâche de la Serbie est extrêmement ardue.

A L'ORDRE DU JOUR

Le lieutenant-colonel Rimailho inventeur

Paris, 18.—Parmi les personnes citées à l'ordre du jour se trouve le nom du lieutenant-colonel Rimailho, inventeur du fusil de ce nom, qui s'est distingué par sa bravoure et spécialement pour avoir arrêté plusieurs contre-attaques allemandes par la coordination parfaite du feu de la première ligne de tranchées avec le feu de son artillerie.

Six soeurs de la Miséricorde ont été citées à l'ordre du jour pour services rendus dans les hôpitaux. L'une d'elles a été tuée et une autre blessée pendant qu'elle soignait les blessés à l'hôpital d'Arras.

COMMENT LES BERLINOIS SONT RENSEIGNES

La surprise d'un agent consulaire américain

Paris, 16.—Un Américain, agent consulaire dans une des plus grandes villes de la frontière allemande, et qui a passé à Paris il y a huit jours, a confirmé les rapports disant que le peuple allemand était tenu dans une ignorance absolue des nouvelles de la guerre.

Cet agent consulaire est arrivé à Paris convaincu que de sérieux dissentiments existaient entre les Anglais et les Français, et les bruits qui circulent en Allemagne ont atteint un tel degré de fausseté, que l'on publiait partout que les Anglais étaient sur le point de retirer leurs forces du continent.

En effet, on avait informé, en Allemagne, cet agent consulaire que la condition stationnaire de la guerre était due au désir de l'Allemagne de ne pas anéantir complètement l'armée française. Cette dernière, disait-on, était arrivée au dernier degré d'épuisement.

Jusqu'au jour où il a quitté l'Allemagne, l'agent consulaire n'avait entendu publier partout qu'une série ininterrompue de victoires allemandes.

Le fonctionnaire américain, très peiné de toutes ces fausses informations qu'il avait reçues, a demandé alors:

—Que dira l'Allemagne ou que fera-t-elle quand la vérité sera connue?"

UNE "LISTE NOIRE" ALLEMANDE

Les Allecands avaient une liste des notables citoyens belges qu'ils devaient traiter sévèrement

Paris, 18.—Le "Temps" déclare que d'une source digne de foi, il possède des détails sur une "liste noire" allemande contenant les noms de notables citoyens belges qui devaient être traités très sévèrement. Le "Temps" publie cete liste, composée en grande partie de professeurs et d'écrivains et affirme que son existence prouve que les Allemands avaient prémédité une attaque sur la Belgique, depuis plus d'un an: puisqu'elle contient les noms de Firmin van den Bosch, magristrat de Gand et vice-président de la Société française, qui a quitté cette ville plusieurs mois avant la déclaration de guerre, pour prendre la présidence du tribunal mixte de Monsaurat en Egypte; de Maurice Renard, porté comme un magistrat à Bruges, qui a été auditeur militaire à Mons depuis plus d'un an, et de Gustave Abel, "publiciste à Gand" qui était l'année dernière secrétaire de l'organisation du parti libéral à Bruxelles.

Le "Temps" dit que l'original de la liste a été placé en lieu sûr à l'étranger et contient les détails complets concernant la manière par laquelle il est parvenu dans les mains de la personne qui la lui a communiqué. Cette personne est "une personnalité très connue en Belgique".

Un Français, soupçonné d'espionnage, a été arrêté. Après avoir été jugé par une cour martiale, il a été condamné à être fusillé et l'a été le lendemain matin, les Allemands insistant pour que le bourgmestre et deux autres personnages soient témoins de l'exécution de la sentence.

UNE MAUVAISE PLAISANTERIE

Le kaiser fait proposer aux syndicats ouvriers de Belgique, de les aider à appliquer la législation belge

Le Havre, 17.—Le kaiser a envoyé récemment un de ses agents aux travailleurs de Belgique. Cet agent réunit les bureaux des principaux syndicats ouvriers de Belgique et leur proposa de les aider à mettre en vigueur la récente législation du gouvernement belge, relative à l'éducation des enfants et à la protection des femmes et des enfants qui travaillent.

Les Belges refusèrent d'accepter l'aide d'un peuple dont les soldats dévastaient leur patrie, où 90 pour cent de la population ouvrière était incapable de se procurer du travail. Ils déclarèrent qu'ils considéraient cette proposition comme une mauvaise plaisanterie et ajoutèrent qu'ils n'entrevoyaient pas comment on pouvait enforcer les lois dans un pays dévasté par les exactions prussiennes; enfin, qu'ils ne consentiraient à aider à l'application des lois que par l'entremise des autorités belges.

Très étonné de cette réponse, l'émissaire du kaiser demanda:

"Est-ce que vous autres syndiqués supportez le roi Albert et son gouvernement conservateur?"

"Nous sommes entièrement d'accord avec notre roi et approuvons tous les actes de notre gouvernement", fut la réponse.

LA VICTOIRE SERBE

Les Serbes ont fait 18,000 prisonniers

Paris, 14.—Le bulletin officiel publié cet après-midi, dit en parlant des opérations serbes: "Les armées serbes, qui ont atteint la rivière Kolubara, l'ont traversée entre Valjevo qu'ils ont occupé et le confluent du Ljid avec la Kolubara. Au nord ils ont occupé Lazarevatz. Au courant des derniers engagements les Serbes ont fait prisonniers à peu près 18,000 hommes."

* * *

Paris, 14.—Le correspondant de l'agence Havas à Nish télégraphie:

"Des combats furieux continuent à Kosmai, au sud de Belgrade et au nord de Milanovatz.

"Les attaques que les Autrichiens ont lancées sur Kosmai le 9 décembre ont été repoussées. Les pertes des Autrichiens ont été considérables, plus de 2,500 des leurs restant sur le champ de bataille.

"Sur le reste du front, en Serbie, les Autrichiens battent en retraite, dans les directions de Mokra, de Gorbina, de Bachta, de Rogatchitz, de Kotzeliova et d'Oub.

"Les Serbes ont fait prisonniers 35 officiers et 4,500 soldats autrichiens.

* * *

Washington, 14.—L'ambassade de France a reçu une dépêche officielle fixant à 21,000 le nombre des prisonniers autrichiens faits par les Serbes, soit 3,000 de plus que ne l'indiquait le communiqué officiel de cet après-midi.

VON DER GOLTZ EN MISSION

Il remet des lettres autographes du kaiser aux rois de Bulgarie et de Roumanie

Copenhague, 17.—Une dépêche de Berlin, dit que le général von der Goltz, qui a été envoyé en mission spéciale, a été reçu hier à Sofia en audience privée par le roi Ferdinand, auquel il a remis une longue lettre personnelle écrite par le kaiser.

Le général von der Goltz, est en route maintenant pour Bucharest avec une deuxième autographe de l'empereur, pour le roi Ferdinand, puis de là il se rendra à Constantinople avec une troisième lettre.

* * *

Paris, 17.—Le "Petit Parisien" publie l'interview "d'un diplomate russe qui vient de traverser Paris".

Il dit que l'Allemagne a essayé de persuader la Bulgarie d'attaquer la Serbie, mais la Bulgarie comprend bien maintenant que ses intérêts dépendent d'une alliance avec la Grèce, la Roumanie et la Serbie.

* * *

Constantinople, 17.—Le feld-maréchal von der Goltz, ancien gouverneur du territoire belge occupé par les Allemands, est arrivé hier à Constantinople; il était accompagné des attachés militaires allemands des ambassades de Bucharest, Roumanie, et Sofia, Bulgarie.

L'héritier apparent turc se trouvait à la gare du chemin de fer pour recevoir le feld-maréchal, réorganisateur de l'armée turque il y a quelques années. L'héritier lui souhaita la bienvenue et lui remit une décoration au nom du sultan.

LES SUCCES SERBES

Les Autrichiens refoulés au-delà de la Drina

Paris, 16.—Le communiqué officiel publié cet après-midi dit:

"En Serbie, l'extrême aile gauche des Serbes, en poursuivant l'ennemi, l'a obligé de retraverser la Drina, près de Baina-Basta.

"Sur le restant du front, les armées serbes continuent de repousser les Autrichiens au nord et au nord-est."

M. Poincaré a envoyé, par télégramme, ses félicitations au prince-héritier Alexandri, régent de Serbie, pour les succès remportés par les troupes serbes.

* * *

Paris, 16.—Le correspondant de l'agence Havas à Nish (Serbie) a fait parvenir le rapport officiel serbe suivant:

"Le 10 décembre, sur les fronts nord et nord-ouest, les troupes serbes ont continué à poursuivre l'ennemi en fuite et ont occupé Baina-Basta, Rogatchitza et Kansenitza.

"Dans la direction de Milanovatz et Belgrade, les attaques de l'ennemi ont été repoussées. Tout le long de ce front, l'ennemi a commencé à battre en retraite et nos troupes ont avancé.

"Sur le Danube, il n'y a aucun changement.

"Le 11 décembre, nous avons fait prisonniers 7 officiers et 4,770 soldats; plusieurs de ceux-ci étaient blessés.

"Nous avons aussi capturé trois mitrailleuses, huit canons de campagne, un mortier de montagne, des voitures de munitions, plusieurs automobiles, un projecteur et une grande quantité de matériel de guerre."

LA DEBACLE AUTRICHIENNE

Serbes et Monténégrins harcèlent les fuyards autrichiens

Londres, 17.—D'après une dépêche de Nish à l'agence Reuter, les Serbes, après un violent combat, ont réoccupé Belgrade.

Paris, 17.—"En Serbie, les 10, 11 et 12 décembre, l'ennemi a continué de battre en retraite sur tout le front. Les avant-gardes serbes se sont avancées jusqu'à Veliké et Bosnick, dans la direction de Shabats, et jusqu'à Zavlaka, dans la direction de Loznica. Pendant leur retraite les Autrichiens ont abandonné beaucoup de trophées. Depuis le moment où les Serbes ont repris l'offensive jusqu'au 11 décembre, inclus, le nombre des prisonniers faits par les Serbes a atteint 28,000. Ils ont de plus capturés soixante-quatorze canons et quarante-quatre mitrailleuses.

"Au Monténégro.—Après deux jours de combat, les troupes monténégrines ont capturé Vishnegrad et repoussé les Autrichiens sur l'autre rive de la Drina.

* * *

Londres, 17.—Le correspondant de l'agence Reuter à Amsterdam dit que les Autrichiens admettent leur défaite contre les Serbes, dans un compte-rendu officiel publié à Vienne aujourd'hui.

"Notre mouvement offensif dirigé sur le sud-est vers la Drina a rencontré à Valjevo une force de l'ennemi bien supérieure à la nôtre.

"Notre avance n'a pu être arrêtée, mais nous avons été forcés de faire retraiter nos troupes, qui depuis plusieurs semaines s'étaient battues d'une manière opiniâtre et brillante, subissant ainsi beaucoup de pertes.

"En compensation, néanmoins, nous avons occupé Belgrade. Un nouveau plan et d'autres dispositions seront envisagés pour repousser l'ennemi."

AFRES QUARANTE-QUATRE ANS

Vingt et une communes d'Alsace redeviennent françaises

Paris, 19.—Il n'arrive pas souvent qu'un avis affiché dans un bureau de poste ait la valeur d'un document historique et d'un appel de clairon.

La valeur et l'appel ont été l'un et l'autre trouvés par tous les Français dans un avis affiché dans tous les bureaux de poste de France, informant le public que désormais les lettres adressées à vingt et une communes d'Alsace ne devaient plus porter qu'un timbre de dix centimes.

Ceci veut dire que "après quarante-quatre ans d'attente cruelle", ce sont les mots employés par le général Joffre, ces vingt et une communes font partie de fait du sol français comme elles l'ont toujours été de pensée et de coeur.

EN PROVINCE

LE PAS

Le 29 novembre était le troisième anniversaire de la consécration épiscopale de Sa Grandeur Mgr Charlebois. A cette occasion, dans l'après-midi les élèves de l'école catholique du Pas présentèrent leurs voeux de fête à Sa Grandeur.

* * *

Le R. P. Fafard était appelé près d'un malade à Grand Rapids, la semaine dernière. Le voyage qui prend trois jours pour l'aller et autant pour revenir est très dangereux en ce temps-ci de l'année, les lacs et les rivières qui doivent être traversés étant à peine gelés. Le voyage se fait en traîne à chiens en hiver. Les habitations étant excessivement rares le long du chemin, la plupart du temps les voyageurs sont obligés de coucher à la belle étoile: en hiver la chose n'est pas toujours des plus agréables.

* * *

Mardi dernier le 8 décembre avait lieu les nominations pour les élections municipales. Le résultat est comme suit:

Se présentent comme maire, C.-H. Anderson, H. Finger (maire présent) et Dr Wm. Sinclair.

Conseillers: 1ère division. H Halcrow, élu par acclamation.

2me division: H.-F. Fiskie, E.-L. Masterson, J.-E. Rusk.

3me division: G.-M. Brown, P.-Denis Leggero: ce dernier est le seul réprésentant les Canadiens français.

Commissaires d'école: 1ère division, G. Halcrow, sr; 2me division, F.-X. Tourigny: 3me division, J.-B. Jacobson. Tous les trois ont été élus par acclamation. M. F.-E. Tourigny est le premier Canadien français à faire parti du bureau des commissaires d'école depuis que le district est formé.

L'élection aura lieu le 15 pour un maire, un conseiller dans les divisions 2 et 3.

* * *

Le R. P. Boisin, de Cumberland House, Sask., était en visite à l'évêché la semaine dernière.

* * *

Nous regrettons d'apprendre que M. J.-B. Bacon qui était parti, pour raison de santé, pour un voyage aux Etats-Unis avec Mme Bacon s'est vu forcé de s'arrêter à Winnipeg, les docteurs le considérant trop faible pour pouvoir lui laisser continuer son chemin.

Le R. P. Thomas de Cross Lake est de passage à l'évêché ces jours-ci.

TOUTES AIDES

Les amis de la culture mixte rendraient service à leur cause en dirigeant vers nous quelqu'un qui nous procurerait l'avantage d'une beurrerie. Notre contrée s'occupe surtout de l'élevage. On peut s'adresser pour renseignements à M. Hormisdas Dupas.

* * *

Nous aurons cet hiver un moulin à scie, ce qui permettra à nos fermiers d'aller eux-mêmes dans la forêt chercher leur bois de construction et de le faire scier sur place. Notre région offre cet avantage aux nouveaux colons qu'ils ont sur place tout le bois qui leur est nécessaire, sans compter que nous possédons aussi des prairies.

* * *

M. Alexandre Brétécher a été un des candidats comme conseiller dans notre nouvelle municipalité.

* * *

M. Alexandre Neault, de Saint-Vital, est venu voir sa nouvelle ferme qu'il possède à Toutes Aides.

* * *

Notre nouveau magasin a déjà ouvert ses portes. Tout fait croire que l'on y fera des affaires d'or.

RAINY RIVER ONT

Le 9 décembre est décédé à Morris, Man., Mme Camille Helman, née Albina Duhamel, à l'âge de 33 ans et 5 mois, munie des derniers sacrements.

La défunte était une personne très connue et jouissait d'une grande estime de la part de toutes les gens de son village. Aussi sa disparition cause un deuil très profond et de vifs regrets chez tous ceux qui ont été à même d'apprécier son grand coeur et ses bonnes qualités. Elle laisse pour déplorer sa perte un mari et 6 enfants en très bas âge; aussi sa mère et 7 soeurs et 3 frères. Les funérailles ont eu lieu dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, Man., au milieu d'un grand nombre de parents et amis.

A la famille en deuil nos plus vives sympathies.

MARIAPOLIS

M. Auguste Delichte, depuis longtemps établi à Saint-Alphonse et bien connu dans tout le district, a parcouru dernièrement Saint-Alphonse et Mariapolis afin de recueillir quelques piastres pour acheter de la farine destinée à secourir les tristes victimes de l'atroce "Kultur" allemande. Son appel a été couronné de succès. Il a recueilli la jolie somme de $200.

* * *

Un "cablegram" nous apporte bert Ritaine, âgé de 31 ans, est bert Ritain, agé de 31 ans, est mort en France sur le champ d'honneur. M. Ritaine était un citoyen très estimé et sa perte est vivement sentie parmi tous ceux qui l'ont connu. Nous offrons à sa veuve éplorée nos plus sincères condoléances.

* * *

Mardi dernier, toute la population canadienne, belge et française était dans une grande effervescence. Il s'agissait de ré-élire notre digne Préfet, M. Doilard Therrien, qui, depuis 14 ans, remplit ce poste à la satisfaction de tout le monde. On lui avait opposé un certain *gentleman* dont les *business* qualités et les "coups de poing" sont légendaires à Somerset. La lutte a été des plus chaudes. Malgré les efforts des protestants qui s'étaient préparés de longue main, auxquels, il paraîtrait, s'étaient jointes quelques brebis noires canadiennes—on en trouve toujours, hélas!—et malgré les coupables abstentions—à quand dans notre pays la loi du vote obligatoire?—M. Dollard Therrien est sorti bon premier avec 38 voix de majorité. Le soir, aussitôt le résultat final connu, il y a eu à Mariapolis une grande et imposante démonstration en l'honneur du vainqueur. Quoique cette démonstration ait été tout à fait spontanée, la salle était comble.

M. Therrien y a fait son entrée au son de la musique. M. Carbonneau, président de l'assemblée, ouvrit la série des discours en rendant compte de l'élection si vaillamment contestée. M. Therrien a ensuite pris la parole et a trouvé des mots vraiment patriotiques et chaleureux pour remercier les électeurs. Il a surtout insisté sur la nécessité de l'union de toutes les forces canadiennes, belges et françaises de se rallier autour du drapeau, afin de remporter d'autres victoires.

Après plusieurs autres discours, la fête, qui certes a été grandiose, s'est terminée aux vivats de: "Vive notre Préfet! Vive notre Maire!"

Wilfrid.

SOMERSET

Le Rév. M. R. Boivin, notre curé, était en visite à Dunrea la semaine dernière.

* * *

Le Rév. M. Heynen, curé de Bruxelles, était de passage au presbytère la semaine dernière.

* * *

Notre trop modeste curé qui feint ne pas savoir son arithmétique à la perfection, nous a donné, au prône, un de ces dimanches derniers, un compte rendu *exact* des énormes dépenses causées par la boisson dans nos districts et principalement chez nous. A nous d'ouvrir les yeux pour l'avenir.

* * *

La Cie Larrivée et Décosse, agents d'immeubles, font des affaires tout plein.

* * *

Il ne faut pas se croire vocaliste parce qu'on sait chanter, à la perfection, ses propres louanges.

* * *

M. P. Boyer, pharmacien, est maintenant installé dans son nouveau local.

* * *

M. Alphonse Rehault, de Bluff Creek, était de passage chez son frère M. J. Rehault.

* * *

Notre orchestre, sous l'habile direction de M. D. Girouard, marchand, a repris ses exercices interrompus durant l'été. Nous attendons encore du beau cette année à Noël.

* * *

Nos jeunes gens ont ouvert leur patinoir au son harmonieux de la fanfare. Admission gratis. C'est très bien, MM. Eustache et Amédée: vous ne manquerez pas de patineurs.

* * *

Parce que votre voisin a un pantalon qui bouffe aux genoux, ne pensez pas qu'il est plus dévot que vous.

* * *

On annonce le prochain mariage de Mlle C. Clemis, employée de la maison D. Girouard, à M. G. Muir, fils de notre conseiller municipal.

* * *

Notre ancien maire, M. A. Thérien, est encore sorti victorieux de la lutte.

* * *

Pour quelqu'un qui n'y est pas encore habitué, ça sentait le Teuton dans notre village un samedi *passé*. Ne pourriez-vous pas pratiquer chez vous MM. les pugilistes.

* * *

Un géant n'est pas toujours... un individu bien élevé.

* * *

Très jolis étalages de jouets, objets d'art et de fantaisie chez nos populaires marchands de nouveautés.

* * *

L'empereur d'Allemagne veut la paix avec une telle sincérité qu'il est prêt à faire la guerre à qui en douterait.

Léonce.

* * *

Il est regrettable que l'ami A.-P. Row ne prenne pas de mieux. Sa maladie s'aggrave tout le temps, a fait plusieurs mois qu'il est à la petite diète et il est bien à craindre qu'il y reste encore longtemps.

R. C.

SAINT-CLAUDE

Nouvelles de nos soldats

Il y a quinze jours, je vous donnais copie de la lettre de M. Georges Boille annonçant la mort de M. F. Théo; depuis M. Léandre Boille a reçu la nouvelle que son frère Georges était parmi les disparus, plus probablement prisonnier. Le terrain sur lequel MM. Théo et Boille étaient engagés a été le témoin de combats d'une violence inouie. Des environs de Saint-Mihiel, nous arrivent des lettres fort intéressantes de deux des nôtres qui ont assisté à la prise de Chauvincourt et au bombardement de Manonville par 120 canons français. Tous deux ont gagné des grades sur la ligne de feu. L'un d'eux a reçu la médaille militaire pour la série d'actes de bravoure et de sang-froid dont il a fait preuve. Nous sommes justement fiers de la distinction méritée par notre ami et nous avons le plaisir de vous donner la primeur des lettres qui nous en font part.

Lettre de Maurice Constantin, nommé sergent sur la ligne de feu il y a quelque temps.

"Je suis heureux de te donner de Raoul et de moi des nouvelles excellentes. Nous sortons indemnes après cinq jours de bataille dont quatre dans l'eau. Obus, mitraille, grêle de balles, plus jeûne et abstinence, car la soupe n'arrive plus sur la ligne de feu quand c'est intense. Le 15 dans la nuit j'ai fait, dans l'eau et dans la boue, une patrouille jusqu'à quelques mètres des lignes allemandes pour reconnaître un cheminement. Le 16 nous avons attaqué.

L'adjudant qui commandait la section avec laquelle j'ai marché est tombé; j'ai pris le commandement. Quelques minutes après, de la section nous restions 5, dont 1 blessé. Nous avons tenu 2 heures sous un feu violent le passage à niveau. J'ai alors donné l'ordre de la retraite: nous nous sommes repliés en bon ordre, emmenant *tous nos blessés*. Le Colonel Marigne qui commande la 49e brigade a trouvé *que cela valait la médaille militaire* et me voici décoré dans des circonstances dont j'ai le droit d'être fier.

Le 15 Raoul De Villario a été admirable. Il a secondé le sergent Gouvent dans la tranchée qu'ils occupaient avec une quinzaine d'hommes; ils sont restés sous les balles et la mitraille pendant 24 heures, ayant de l'eau jusqu'au ventre (la Meuse avant débordé). Entre deux coups de fusil il soignait les blessés, partageait aux hommes valides les cartouches des morts, rétablissait le service de guet à l'extrémité de la tranchée. Le Capitaine l'a félicité et proposé pour caporal: le modeste grade en pareille circonstance est un honneur."

De la lettre de Raoul de Villario.

"21 novembre. Ce matin à 7 heures il y a eu la cérémonie de la remise de la médaille militaire de Maurice. Cela s'est fait en silence devant le régiment et le drapeau (les Boches sont là tout près). Maintenant s'étale sur la poitrine de Maurice la Croix des braves. Il ne l'a pas volée.

Je suis content de vivre et toujours plein d'espoir pour la finale. Je ne me décourage jamais, je ne me plains pas; si je souffre, je puise une énergie toujours nouvelle dans mon amour pour notre chère France et si je tombe ce sera sans défaillance, heureux d'avoir fait mon devoir jusqu'au bout."

M. de Villario attribue le fait qu'il est encore debout à la médaille que sa femme lui a donnée avant son départ.

LA RECONNAISSANCE D'UN AVIATEUR

Sauvé par des zouaves à Namur il paye sa dette en dégageant un régiment en danger

Paris, 19.—L' "Intransigeant" fait le récit d'un aviateur sauvé par les zouaves au moment où il allait être fait prisonnier à Namur et comment ce même aviateur a payé sa dette à ce même régiment qui se trouvait en danger.

Lorsqu'il a été reconnu que Namur ne pouvait plus résister aux attaques des Allemands, l'ordre fut donné aux aviateurs de s'envoler; mais, sa machine se trouvant endommagée, l'aviateur en question a été incapable d'accompagner l'escadrille et s'était déjà résigné à être fait prisonnier. Un bataillon de zouaves fit une charge soudaine qui produisit une diversion et permit de charger l'aéroplane sur un chariot automobile qui parvint à s'échapper à toute vitesse, emmenant l'aviateur à Givet.

Le même aviateur a été envoyé depuis en reconnaissance d'une façon régulière, mais dernièrement, un matin, il remarqua une lutte terrible entre un régiment français et d'imposantes troupes allemandes. Volant bas, l'observateur s'aperçut que quelques-uns des zouaves paraissaient en mauvaise posture et presque complètement environnés. Il descendit donc à quelques centaines de mètres des combattants, malgré le feu dirigé contre lui, et fit pleuvoir sur les Allemands des bombes ainsi que des flèches.

Quoique l'observateur fut blessé et que les ailes de son aéroplanes fussent trouées en de nombreux endroits, l'attaque venant du ciel obligea les Allemands à se retirer en désordre et permit aux zouaves de se retirer en bon ordre et de sortir ainsi d'une fâcheuse situation.

CUIRASSE TURC COULE PAR UN SOUS-MARIN

Le sous-marin anglais "B-11" force la passe des Dardanelles en plongée, évite cinq lignes de mines sous-marines et coule le cuirassé turc "Messudieh"

Londres, 15.—Le bureau officiel de la presse a publié hier le bulletin officiel suivant:

"Hier, le sous-marin anglais "B-11", commandé par le lieutenant de vaisseau Holbrook, a pénétré dans les Dardanelles, et, malgré les difficultés causées par les courants, a passé en plongée au-dessous de cinq rangées de torpilles dormantes et a torpillé le cuirassé turc "Messudieh", qui surveillait le champ de torpilles.

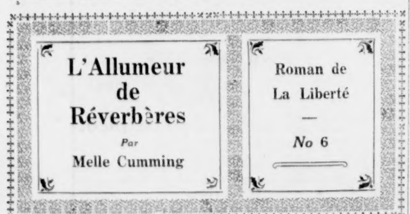
"Quoique poursuivi par des obus et par des torpilleurs, le "B-11" est revenu sain et sauf à sa base, après être resté en plongée, en une occasion, pendant neuf heures consécutives.

"La dernière fois que le "Messudieh" fut aperçu du sous-marin, il coulait par l'arrière."

La perte du "Messudieh" est la première perte sérieuse subie par la marine turque depuis que la Turquie a pris part aux hostilités.

On déclare à Londres, que l'exploit accompli par le sous-marin commandé par le lieutenant de vaisseau Holbrook, est le plus audacieux de tous ceux auxquels la guerre a donné lieu.

Les canons russes ont de temps en temps, endommagé les vaisseaux turcs qui bombardaient les ports russes de la mer Noire, mais le désastre annoncé aujourd'hui prive pour la première fois la marine turque d'un navire de premier rang. Les pertes de vies humaines ne sont pas annoncées par l'amirauté anglaise. Il est probable qu'un certain nombre d'officiers et de marins allemands se trouvaient, comme c'est la coutume dans la marine turque, à bord du "Messudieh".



Mais ce reste de passion se dissipa aussi, et lorsqu'un peu plus avant dans la soirée madame Sullivan parut à la porte, Gerty se montra tout heureuse de la voir et prit surtout un plaisir tout particulier à entendre les chaleureuses expressions par lesquelles True témoigna à sa voisine sa reconnaissance pour sa complaisance et ses bons soins.

Après une courte visite, madame Sullivan emmena Willie. Gerty les accompagna jusqu'à la porte en donnant la main à True. En se séparant de ses amis, elle dit adieu à Willie de si bonne grâce, et insista tellement pour qu'il revînt la voir, que le fils de madame Sullivan ne put s'empêcher de dire à sa mère:

—C'est une singulière petite fille, mais je la crois bonne et suis tout porté à l'aimer.

VII.—*La première prière*

Il eût été difficile de trouver deux enfants appartenant tous deux à la même classe de la société dont l'existence présentât plus de contrastes que Gerty et Willie. Le lecteur connaît déjà le passé de Gerty, pauvre enfant orphelin de qui les premiers pas dans la vie n'avaient été accompagnés d'aucun de ces doux soins dont l'amour maternel n'avait au contraire cessé d'entourer le jeune Willie.

Le mari de madame Sullivan était un ministre protestant de campagne; mais comme il mourut à une époque où Willie était encore en bas âge, et qu'il ne laissait que très-peu de bien pour soutenir sa famille, sa veuve vint avec son jeune fils habiter la maison de son père. Le vieillard avait d'ailleurs besoin de sa fille; car depuis son départ la mort avait fait une place vide dans la maison paternelle, et le pauvre père se trouvait seul.

Depuis cette époque tous trois, le vieillard, la femme et l'enfant, avaient vécu dans une humble mais supportable médiocrité; car, bien qu'ils fussent pauvres, le travail et l'économie les avaient toujours tenus au-dessus du besoin. Willie était l'orgueil de sa mère, son espoir, sa pensée de tous les instants; aussi n'épargnait-elle ni peines ni soins pour assurer son bien-être et lui procurer les moyens de s'instruire dans la science et dans la vertu.

Il eût été étrange d'ailleurs qu'elle ne se fût pas enorgueillie d'un enfant qui par sa beauté, la douceur de son caractère, le charme de son esprit et la grâce de ses manières, faisait l'admiration, non-seulement de ses amis, mais encore des étrangers. Willie était un aimable enfant.

Sa mère, jalouse de le faire profiter des bénéfices de l'éducation, que les plus pauvres peuvent se procurer comme les plus riches dans les grandes cités de l'Amérique, n'avait rien négligé pour son instruction. Willie avait donc suivi les écoles jusqu'à l'âge de douze ans; et comme il joignait une grande intelligence au plus vif désir d'apprendre, il était parvenu à acquérir des connaissances qu'on trouve rarement chez un enfant de cet âge. Lorsqu'il eut atteint ses douze ans, il se présenta pour lui une occasion d'entrer en apprentissage chez un pharmacien qui donnait de l'extension à ses affaires, et avait besoin d'un jeune homme pour l'assister dans ses travaux. Les gages offerts par M. Bray n'étaient pas considérables, mais il avait promis de les augmenter plus tard s'il était satisfait de son jeune commis, et d'après le caractère que nous connaissons à Willie, il ne pouvait manquer de l'être. Quant au jeune garçon, il y avait longtemps qu'il désirait mettre à profit les connaissances qu'il avait acquises, afin de pouvoir venir en aide à sa famille; aussi accepta-t-il avec bonheur les propositions de M. Bray, non sans avoir pris toutefois et avant tout le consentement de sa mère et de son grand-père.

Depuis son entrée chez le pharmacien on ne voyait plus Willie que rarement sous le toit maternel; car pendant toute la semaine il était tenu de coucher au magasin, et ce n'était que par occasion qu'il pouvait faire de temps à autre une petite visite à sa mère; mais le samedi soir il revenait coucher auprès des siens, et passait avec eux toute la journée du lendemain. Aussi cette nuit du samedi au dimanche était-elle pour madame Sullivan une heureuse nuit, et le dimanche un jour béni entre tous.

Lorsque Willie venait voir sa mère le samedi soir, il avait pour habitude de s'asseoir entre elle et M. Cooper, et de converser avec eux pendant une grande heure au moins, car il ne rentrait jamais après une si longue absence sans avoir une foule de choses à raconter sur ce qui s'était passé dans la semaine. C'étaient des détails sans fin sur ses occupations et sur ses plaisirs, mêlés d'anecdotes sur son patron et sur sa famille, avec laquelle il prenait ses repas. Tout ce qui avait rapport à Willie intéressait madame Sullivan au suprême degré, et il était facile de voir que le vieux grand-père prenait à la conversation de son petit-fils plus de part qu'il n'aurait voulu le laisser croire. Car bien qu'il affectât pendant tout le temps que duraient les récits de Willie de tenir les yeux constamment baissés sur le plancher, sans avoir même l'air d'écouter, il lui arrivait presque toujours de témoigner par quelques réflexions postérieures qu'il n'avait pas perdu un mot de tout ce qui s'était dit. Il allait même parfois jusqu'à adresser quelques questions à l'enfant, quoique en vérité cela ne fût guère nécessaire, madame Sullivan l'interrogeant toujours assez pour deux. De temps à autre il lui arrivait aussi de faire des commentaires, mais le plus souvent il se bornait à exprimer par quelques paroles incisives et amères son mépris pour les hommes en général ou pour certains individus en particulier: car, ainsi que nous avons eu occasion de le voir, la foi dans la droiture et la vertu de ses semblables n'était pas la qualité dominante du misanthropique M. Cooper.

Les amères boutades auxquelles se livrait parfois le vieillard ne laissaient pas que de produire sur Willie une pénible et douloureuse impression; pour ce jeune coeur porté à l'espérance et à l'amour, les paroles de M. Cooper, et plus encore peut-être le ton dont il les prononçait, étaient comme le froid d'une lame de poignard; mais bientôt la jeunesse et la gaieté reprenaient le dessus, et l'impression pénible s'effaçait. Willie était d'ailleurs loin de craindre son grand-père, qui ne s'était jamais montré sévère pour lui, et qui avait toujours, au contraire, laissé à madame Sullivan la direction exclusive de son fils; mais l'enfant, sans se rendre bien compte du motif, se sentait glacé malgré lui par ce manque de sympathie qui existait entre le caractère de son aïeul et le sien propre.

Le soir de la réunion chez True Flint, la conversation étant tout naturellement tombée sur le vieil allumeur de réverbères et sur son enfant adoptif, M Cooper se montra dans ses réflexions plus amer et plus incisif que jamais, et il alla même jusqu'à dire, en se levant de son siége et en prenant sa lampe pour aller se coucher, qu'il était certain que Gerty ne serait jamais pour Flint qu'une cause de désagréments et d'embarras, et que le pauvre homme faisait une folie de ne pas envoyer tout simplement l'enfant à l'hôpital.

Un instant de silence suivit la sortie du vieillard, puis:

—Mère, s'écria brusquement Willie, pourquoi mon grand-père hait-il tant les hommes?

—Mais il ne les hait pas, Willie.

—Je m'exprime mal sans doute: je ne veux pas dire qu'il les haïsse absolument, mais enfin il n'y en a guère dont il pense du bien. N'êtes-vous pas de mon avis?

—Sans doute ton grand-père n'aime pas tout le monde, mais il a pour toi, par exemple, mon cher Willie, une grande dose d'affection, il ne voudrait pour rien au monde me voir arriver malheur; il aime aussi beaucoup M. Flint.

—Oh! je sais très-bien cela et j'en ai même été convaincu de tout temps; mais ce qui m'étonne, c'est de le voir toujours prêt à douter de la bonté des hommes, et à prétendre que le bien qu'on leur fait doit infailliblement tourner à mal.

—Je vois que tu penses à ce qu'il a dit à propos de la petite Gerty.

—Ce n'est pas pour cela seulement que j'en ai parlé. Gerty n'est ici que l'occasion de ma réflexion, mais j'ai depuis longtemps fait cette remarque, et cela m'a surtout frappé depuis que je ne demeure plus avec vous, et que je ne viens ici qu'une fois la semaine. Et, tenez, vous vous rappelez ce que je vous ai dit aujourd'hui de Bray, eh bien! pourquoi, quand j'ai parlé de sa bonté pour le vieux M. Morris et pour sa fille malade, mon grand-père a-t-il eu l'air de ne pas me croire ou tout au moins s'est-il amaginé que j'en disais beaucoup plus qu'il n'y en avait?

—Il ne faut pas trop s'étonner, mon cher Willie, de cette disposition d'esprit de ton grand-père. Les grands chagrins qu'il a éprouvés en sont la cause. Ton oncle Richard et ta tante Sarah, ses enfants, n'ont pas toujours été pour lui ce qu'ils auraient dû être, il a d'ailleurs été cruelle-

BETHLÉEM ET LA GROTTE DE NOEL

A sept ou huit kilomètres au sud de Jérusalem, le pèlerin attiré et réjoui par le nom seul de la petite ville qui abrita le berceau du Rédempteur salue avec allégresse l'antique cité de David, gracieusement assise sur deux collines et toujours ceinte, au regard de la foi, d'une radieuse auréole d'espérance et de gloire.

Bethléem, en hébreu: *la maison du pain*, dite aussi jadis: Ephrata, la *fertile*, a réalisé pour le salut du monde et ineffablement dépassé la signification de son nom.

Quand on a eu le bonheur de la visiter, de s'agenouiller dans sa grotte où, il y a dix-neuf siècles, le ciel est descendu, de baiser les traces de l'Enfant-Dieu, de prier, le front contre la pierre qui supporta sa pauvre crèche, de remplir ses yeux de l'horizon qui l'entoure, on n'oublie plus ces souvenirs sacrés et, après les avoir dits plus d'une fois on ne peut se refuser à les redire encore.

A l'heure où j'atteignais les pentes sur lesquelles s'étage Bethléem, le soleil que j'avais vu s'élever sur le mont des Oliviers, tandis que je sortais de Jérusalem, éclairait merveilleusement les maisons blanches de la cité souriante au pèlerin.

On traverse la ville dans toute sa longueur, jusqu'à son extrémité orientale, où les couvents chrétiens serrent et entassent leurs lourdes murailles de forteresses autour de la basilique de la Nativité, elle-même bâtie au-dessus de la grotte à jamais bénie de Noël.

On est reçu à l'*hospitium* des Pères Franciscains, et tout de suite on demande à visiter la sainte grotte. Pour donner une idée plus claire des lieux et des choses, je suis obligé de m'attarder à en décrire les abords, tandis qu'en réalité le pèlerin y va tout droit, se réservant d'étudier plus tard les monuments qui l'entourent.

Le cloître ancien du couvent franciscain ouvre sur une église neuve, dite de Sainte-Catherine, grande, haute, éclairée, décorée de peintures et ornée de riches autels de marbre. L'empereur d'Autriche, visitant les Lieux Saints il y a trente ans, prit l'initiative de cette belle construction, due en grande partie à des libéralités autrichiennes. C'est l'église paroissiale des catholiques ou latins, qui sont au nombre de trois à quatre mille. Deux mille Grecs, moins d'un millier d'Arméniens et quelques centaines de musulmans complètent la population de la ville.

Attenante à cette église neuve et s'avançant jusque sur la place, voici la grande basilique de la Nativité, commencée par sainte Hélène, achevée par Constantin. Elle fut et elle devrait toujours être la propriété des Latins; cependant elle est occupée par les schismatiques, qui l'ont affreusement mutilée en élevant un mur entre la nef et le transept. Le corps de l'église avec ses collatéraux demeure vide et désolé. Il sert, ainsi que le narthex ou vestibule, à des marchés et autres rassemblements profanes. Le transept et le choeur sont affectés aux cultes schismatiques: les Arméniens occupent le côté de l'Evangile, et les Grecs tout le reste. Une iconostase en bois sculpté et doré sépare le choeur du sanctuaire: elle est chargée de tableaux et d'icones dans le goût ordinaire des Grecs. Un baldaquin recouvre l'autel majeur du sanctuaire. L'abside est garnie de vieux meubles et de rayons supportant une multitude de petits cadres à images peintes sur bois et à fond doré.

Deux escaliers tournants qui ouvrent de chaque côté du choeur mènent, par une quinzaine de marches, à la grotte, en convergeant l'un vers l'autre.

La crypte forme une rectangle de l'Est à l'Ouest avec un compartiment vers le Sud. Elle mesure douze mètres de longueur sur un peu moins de quatre mètres de largeur et trois mètres de hauteur. C'est une excavation en grande partie naturelle qui était utilisée comme étable. C'était peut-être l'étable de l'hôtellerie ou khan qui n'eut point de place pour abriter les pauvres voyageurs que paraissaient être, et qu'étaient en effet Marie et Joseph au regard des hommes.

Quand il s'est agi de construire au-dessus de cette grotte, on a dû lui donner une voûte artificielle. On a dallé le sol et plaqué les parois de marbre blanc, maintenant noirci par l'humidité. Au reste, les murs sont actuellement recouverts d'une riche tapisserie en cuir de Cordoue, envoyée de France pour masquer les traces du brigandage des Grecs en 1873. Ils étaient entrés violemment dans la crypte, avec des armes, frappant et blessant les pauvres Franciscains qui s'opposaient à l'envahissement, promenant l'incendie et le pillage dans le lieu saint. Après la dévastation, il fallait restaurer ou reconstruire, et, chez les Turcs, celui qui reconstruit est le véritable propriétaire. Les Grecs espéraient donc, après leur échauffourée, dépouiller les Latins et les mettre hors de la sainte grotte. Mais le consul français a déployé une grande énergie, son gouvernement l'a soutenu et a déclaré à la Porte qu'il la tiendrait désormais pour responsable de toutes les scènes de violence qui pourraient se produire. Depuis lors, les Turcs entretiennent deux factionnaires, l'un dans l'église supérieure, l'autre dans la crypte. Le pauvre soldat bâille de toutes ses forces à quatre pas du prêtre qui dit la messe matinale de la crèche. Se doute-t-il qu'il ne saurait faire plus noble faction?

Après cette digression nécessaire pour expliquer la présence de la tapisserie moderne, reprenons la description de la grotte. Elle est sombre, n'ayant pas d'autre lumière naturelle que les lueurs qui viennent des escaliers. Trente et une lampes, dons de la France, de l'Autriche, de l'Espagne et de l'Italie, pendent à la voûte et répandent dans l'obscur souterrain une demi-clarté propice à la prière.

A l'Est, entre les dernières marches des deux escaliers tournants, un arc creusé dans le roc renferme une table d'autel, sous laquelle une étoile d'argent incrustée dans le marbre indique le lieu de la naissance de Notre-Seigneur: *Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.* Les Latins n'ont plus le droit d'y célébrer la sainte messe, pas même de laver le marbre et l'étoile dont l'inscription en lettres latines offusque extraordinairement les Grecs et ne subsiste que par la vigilance active de nos consuls. Un clerc grec vient, sous nos yeux, faire un lavage minutieux, puis répand quelques gouttes d'essence de rose. Sous la table d'autel pendent, en demi-cercle, quinze lampes entretenues, quatre par les Latins, cinq par les Arméniens et six par les Grecs. Que le lecteur ne s'étonne pas de ces détails précis: en Terre Sainte, ce sont de grosses questions. Les communions diverses de "nos frères séparés"—c'est le terme poli et charitable par lequel on désigne les schismatiques—sont extrêmement jalouses des droits séculaires des Latins, qui remontent aux Croisades, et que les Pères Franciscains ont maintenus avec une héroïque ténacité, jusqu'à les sceller parfois de leur sang, et elles cherchent à empiéter, en profitant de toutes les circonstances, de toutes les inattentions; laver une pierre, allumer une lampe, gagner un pouce de terrain, c'est créer des précédents d'où peuvent naître des complications diplomatiques. Ces contestations, mesquines en apparence, n'ont pas été étrangères à la guerre de Crimée.

A trois ou quatre mètres au sud-ouest de l'autel de la Nativité, une cavité de la grotte, dans laquelle on descend par trois marches, renferme l'emplacement de la crèche où fut déposé le divin Enfant. La crèche elle-même, en bois, a été transportée à Rome, où on la vénère dans la Confession de Sainte-Marie-Majeure. Il reste sur place une sorte d'auge rectangulaire plaquée de marbre, au-dessus de laquelle brûlent cinq lampes. En tournant le dos à la crèche, on célèbre la messe sur un massif saillant du rocher, appelé autel des Mages en souvenir de leur adoration. C'est là aussi qu'avant eux les bergers étaient venus adorer les premiers le Sauveur nouveau-né. Ce lieu, par bonheur, est absolument à l'usage des Latins, les Grecs n'y ayant encore pu prendre aucun droit. Chaque jour les Pères Franciscains célèbrent deux messes à l'autel des Mages, l'une vers 4 heures et l'autre à 6 heures et demie: dans l'intervalle, les schismatiques officient à l'autel de la Nativité. Celui qui écrit ces lignes a pu deux fois dire la messe matinale de 4 heures. Quelle douce et profonde émotion pour pour le prêtre qui renouvelle en ce sanctuaire une naissance de Jésus encore plus miraculeuse que la première! La plupart des pèlerins trouvent à la grotte de Bethléem leurs plus suaves et plus pieuses impressions de Terre Sainte.

D'autres sanctuaires souterrains se rattachent à la grotte de Noël par un couloir étroit, pratiqué dans le roc, tout au fond. Nous suivons, pour les visiter, la procession que les Pères Franciscains font chaque jour vers les 4 heures du soir. Le cortège, composé des enfants de choeur, des Frères, des Pères, des prêtres pèlerins, avec des cierges à la main, parcourt la grotte et les sanctuaires annexes, en s'arrêtant devant chaque autel: on fait fumer l'encens, on chante des morceaux se rapportant aux divers mystères, et l'on récite des prières appropriées. Au sortir de la grotte de la Nativité, on trouve d'abord la chapelle de Saint-Joseph. La tradition désigne ce sanctuaire comme le lieu où le saint époux de Marie fut réveillé par l'ange qui lui ordonna de fuir en Egypte. Un bon tableau représente la scène et mérite d'autant plus d'être admiré que les oeuvres d'art sont fort rares en Palestine. On a protégé la toile, par un grillage de fer, contre la dévotion des gens du pays, qui ont coutume de porter d'abord leurs mains sur les saintes images pour baiser ensuite leurs mains.

De là, par un escalier de cinq marches, on passe à la chapelle des Saints-Innocents: plusieurs mères réfugiées dans cette caverne y auraient vu massacrer leurs enfants. L'autel recouvre le caveau qui a reçu ces innocentes dépouilles. Il est bien touchant d'entendre les enfants de choeur bethléemites entonner les strophes de l'hymne: *Salut, fleurs des martyrs!*

Puis le cortège va droit à la chapelle du fond, connue sous le nom d'oratoire de Saint-Jérôme, et, revenant sur lui-même, il s'arrête devant quatre tombeaux: celui de saint Jérôme, qui fit fleurir la science et la sainteté autour de la crèche du Rédempteur, et qui y termina sa vie en 420: son corps fut porté à Rome et déposé à Sainte-Marie-Majeure; celui de son disciple, Eusèbe de Crémone, qui fut abbé du monastère de Bethléem et y mourut deux ans après son maître; enfin, ceux de sainte Paule et de sa fille, sainte Eustochie. Saint Jérôme lui-même avait fait graver à l'entrée de la chambre sépulcrale où reposait sainte Paule six vers latins dont voici la traduction:

"Vois-tu ce sépulcre étroit creusé dans le roc? Il contient les restes de Paule, qui est maintenant dans les cieux. Son frère, ses parents, Rome, sa patrie, ses richesses, ses enfants, elle quitta tout pour être ensevelie dans la grotte de Bethléem. Ici, ô Christ, est ta crèche; ici les Mages, t'apportant leurs présents mystiques, te les offrirent comme à un homme et comme à un Dieu."

La patricienne, fille des Scipions, s'était écriée en entrant dans la grotte de Noël: "Et moi, misérable pécheresse, j'ai été jugée digne de baiser la crèche qui entendit les vagissements d'un Dieu petit enfant, de prier dans le lieu où une Vierge devenue mère enfanta un Dieu! Ce sera ici le lieu de mon repos, puisque c'est la patrie de mon Dieu! C'est ici que j'habiterai, car c'est la demeure choisie par le Sauveur."

Mgr Gauthey.

CHEZ LES RUTHENES

Retraite et Congrès

Sa Grandeur Mgr Budka, évêque des Ruthènes, songeait depuis longtemps à convoquer son Clergé pour lui faire suivre les exercices d'une retraite spirituelle et le consulter sur les meilleurs moyens à prendre pour répondre aux besoins spirituels de ses ouailles. Malheureusement la chose n'était pas facile. L'immensité d'un diocèse qui comprend tout le Canada, la dispersion du Clergé d'un océan à l'autre, la difficulté pour les curés et les missionnaires de laisser leurs fidèles sans desserte, c'était là autant d'obstacles pour une réunion de ce genre. Tous cependant ont fini par être écartés et le Clergé Ruthène des provinces de l'Ouest, presque entier, sur l'invitation de son Ordinaire se rendait à Yorkton dans le monastère spacieux des RR. PP. Rédemptoristes du rite ruthène, durant la dernière semaine de novembre.

Du 24 au 27, le Clergé séculier fut en retraite, sous la direction de M. Redkewicz, D.D., qui remplit depuis quelque temps les fonctions de Vicaire Général auprès de Sa Grandeur Mgr Budka. Le silence et le recueillement des retraitants ont été un sujet d'édification pour les religieux qui ont été témoins. Chaque jour Sa Grandeur a donné à ses prêtres réunis des conférences toutes pleines d'un esprit aussi apostolique que pratique.

La retraite s'est terminée par une messe solennelle à laquelle tous les retraitants ont communié de la main de leur évêque. C'était un spectacle vraiment touchant de voir ces prêtres missionnaires, dont quelques-uns ont à desservir des districts grands comme des diocèses, venus des quatre coins du pays, groupés autour de leur Ordinaire au pied du Saint Sacrement se retremper aux sources de la vie Eucharistique, et demander à Jésus Hostie de donner à tous la vertu et la force nécessaires pour la tâche gigantesque de leur apostolat.

La bénédiction pontificale a été le couronnement de ces quelques jours de recueillement et de la prière.

Du 27 au 30 novembre inclusivement a eu lieu le congrès, sous la présidence de S. G. Mgr Budka. Le Clergé régulier s'est alors uni au Clergé séculier. RR. PP. Basiliens, Rédemptoristes et prêtres séculiers, en tout dix-sept, ont alors montré combien ils s'entendent et combien ils ont à coeur le bien des âmes et le triomphe de la Religion au milieu des Ruthènes du Canada.

Le travail des Congressistes a été concentré principalement sur sept sujets, à savoir: sur les relations des deux rites au Canada, selon l'esprit du décret du 18 août 1913, sur l'organisation des paroisses et des missions, sur l'établissement des confréries, sur la question scolaire sur l'action sociale du Clergé et sur la question des caisses ecclésiastiques. Chaque sujet a été l'objet des discussions aussi vives qu'approfondies. La liberté la plus entière a été accordée à chacun d'exprimer son opinion. Personne cependant n'en a abusé et l'on peut dire que la note dominante a été un bon esprit et une sincérité toute apostolique. Un bon nombre de résolutions ont été prises. Il n'y a pas de doute qu'elles seront d'une grande importance au point de vue de la discipline qui sera imposée au clergé ruthène.

A l'occasion du congrès, Sa Grandeur Mgr Budka s'est formé un conseil de six membres qui sont appelés à partager avec lui le fardeau des responsabilités de sa charge épiscopale.

Grâce à Dieu et à sa Sainte Mère, sans bruit et modestement, comme il convient à un clergé de missionnaires, un immense pas vient d'être fait. C'est la conviction intime qu'a emporté avec lui chacun des membres de ce congrès. *Sursum Corda.*

ment déçu dans ses espérances les plus chères, et s'est vu ravir sa fortune par ceux même en qui il avait mis toute sa confiance, et sur la reconnaissance desquels il était en droit de compter. Tous ces malheurs ont changé son humeur, et lui ont donné cette misanthropie que tu as remarquée. Mais, ne t'y trompe pas, cependant, mon cher enfant, ton grand-père sent plus vivement qu'il ne voudrait le laisser paraître, et je suis sûre, malgré son air sombre et sévère, qu'il a pour toi l'affection la plus tendre, et qu'il a mis bien des espérances sur ta jeune tête.

La conversation entre la mère et le fils en resta là; et Willie, frappé des paroles de madame Sullivan, prit à part lui la ferme résolution de prouver à son grand-père que tous les hommes n'étaient pas des ingrats, et qu'il y avait en ce monde des coeurs sur lesquels on pouvait compter sans avoir à redouter des déceptions. Ce même soir Gerty, demeurée seule avec True après le départ de Willie, vint s'asseoir aux pieds du vieillard sur un petit tabouret, et tomba dans une sorte de muette contemplation devant l'image de plâtre dont on lui avait fait cadeau. Après un long espace de temps, True, qui était rarement le premier à prendre la parole, se décida pourtant à rompre le silence: et passant la main sous le menton de l'enfant:

—Gerty, lui dit-il, ne trouves-tu pas que Willie est un charmant garçon?

—Oui, répondit machinalement Gerty sans faire aucune attention à ce qu'elle disait.

—Je suppose que tu l'aimes bien, reprit True.

—Beaucoup, reprit Gerty toujours avec la même préoccupation.

Evidemment elle ne pensait pas à Willie, et ce fut en vain que True attendit que la jeune fille lui parlât de sa nouvelle connaissance; Gerty, après ces deux réponses monosyllabiques, retomba dans le mutisme. Cependant, au bout d'un certain temps, levant ses deux grands yeux sur le vieillard:

—Oncle True, fit-elle.

—Que veux-tu?

—Je voudrais bien savoir pourquoi Samuel prie le bon Dieu.

—Pourquoi Samuel prie le bon Dieu, répéta le vieillard avec étonnement: je crois, ma petite, que tu ne sais pas bien ce que tu dis.

—Mais si, reprit Gerty en désignant la figurine de plâtre, Willie m'a dit que ce petit enfant qui est à genoux avec les mains jointes et les yeux en haut se nomme Samuel, et qu'il prie le bon Dieu qui est dans le ciel. N'est-ce donc pas vrai ce que m'a dit Willie?

True prit la figurine, la tourna et retourna, puis finit par dire en hochant la tête:

—Je crois que Willie peut avoir raison, ceci représente en effet un enfant en prière, quoique je ne l'eusse pas vu tout d'abord: mais pourquoi le nomme-t-il Samuel, voilà ce que j'ignore. Je le lui demanderai à la première occasion.

—Eh bien! pourquoi prie-t-il le bon Dieu, père True?

—C'est pour devenir meilleur, mon enfant: il n'y a rien qui rende bon comme la prière.

—Dieu peut donc nous rendre bons?

—Sans doute, Dieu est tout-puissant: il peut tout ce qu'il lui plait.

—Mais comment peut-il entendre la prière?

—Dieu voit et entend tout ce qui se fait et se dit dans le monde.

—Est-ce vrai aussi qu'il habite dans le ciel?

—Oui, mon enfant, rien n'est plus vrai.

La conversation continua de la sorte pendant longtemps et l'enfant adressa au vieilalrd plusieurs questions auxquelles celui-ci ne sut pas répondre, tout en s'étonnant de ne se les être pas déjà posées à lui-même. Avec ses cheveux blancs, True avait un coeur simple et bon et la foi d'un enfant. Son éducation religieuse était fort incomplète, il est vrai, mais il connaissait les premiers principes et s'efforçait d'y conformer sa conduite.

Tout chrétien qu'il fût par le coeur, True était ignorant, il n'avait qeu la foi du charbonnier, et se trouvait fort peu préparé à répondre aux questions soulevées par la petite Gerty. Cependant il s'en tira comme il put, renvoya pour plus amples explications au savoir plus complet de Willie, et finit par faire comprendre tant bien que mal à l'enfant qu'il n'y avait qu'un Dieu, que son pouvoir était sans bornes, qu'il résidait au ciel, et qu'on devenait meilleur par la prière. Malgré la gravité d'un pareil sujet, et en dépit du peu de clarté des réponses de son précepteur, Gerty fut si vivement frappée de tout ce qu'elle apprenait, que le plaisir de reposer dans son beau lit neuf ne put la distraire de ses méditations: elle se coucha avec l'image de Samuel entre les bras, et il y avait déjà longtemps qu'elle était au lit, et que le père True avait emporté la lumière, que l'enfant avait encore les yeux ouverts et songeait.

Au pied du lit de Gerty se trouvait une fenêtre, c'était à cet égard la même disposition que dans le grenier de Nan Grant: seulement, comme la fenêtre était plus grande dans son dernier domicile, l'enfant pouvait voir un plus large coin du ciel. Précisément ce soir-là le firmament était parsemé d'étoiles, et la vue de ces globes brillants rappela l'imagination déjà exaltée de Gerty sur l'auteur tout-puissant de tant d'admirables merveilles. Tout d'un coup une pensée singulière, mais naturelle pourtant chez un enfant de cet âge, lui traversa l'esprit.

—Ces grandes lampes, se dit-elle à elle-même, c'est Dieu qui les allume... comme il doit être grand!... Cependant un enfant peut le prier.

En s'adressant à elle-même ces dernières paroles, Gerty se leva, s'approcha de la fenêtre, se laissa tomber à genoux dans l'attitude du petit Samuel, et leva les yeux au ciel. Dans cette position elle ne prononça pas une seule parole, mais deux larmes silencieuses roulèrent dans ses yeux. —Ces larmes n'étaient-elles pas une prière? et qui n'aime à croire que ces deux larmes de l'enfant, premier et naïf hommage d'un coeur qui aspire à Dieu, ne furent recueillies par les anges.

VIII—*Vengeances accumulées*

A partir de cette époque, Gerty s'appliqua constamment à s'utiliser autant que possible, et elle fit preuve d'une intelligence et d'une aptitude remarquables. Aussi devint-elle en peu de temps une excellente ménagère; elle épargnait à son père adoptif une foule de petits détails. Madame Sullivan venait lui donner quelques conseils, et le plus grand plaisir qu'elle pût procurer à Gerty c'était de lui montrer à faire quelque chose de nouveau.

Kate MacCarty, qui proclamait Gerty la plus habile petite fille qu'il y eût au monde, venait aussi lui prêter main-forte dans ses travaux.

Quelquefois pourtant le caractère indisciplinable de Gerty reprenait le dessus.

Un dimanche, Gerty revenait avec M. Cooper, Flint et Willie, de l'office du soir. Comme ils approchaient de la maison, Willie fit observer que la nuit commençait à tomber; et, s'adressant à Gerty, dont il tenait la main:

—Etes-vous quelquefois sortie avec l'oncle True, lui dit-il, et l'avez-vous vu allumer les réverbères?

—Non, répondit Gerty, pas depuis le soir que je suis venue ici.

—Il ne fait pas froid aujourd'hui, reprit Willie, et si True le permet nous l'accompagnerons. Cela vous amusera, j'en suis sûr.

—J'aime tant à voir briller ces grandes lampes! interrompit Gerty! Rejoignons donc l'oncle True, ajouta-t-elle en pressant la main de son compagnon.

—Il n'est pas besoin de se presser, dit Willie, ne le dérangeons pas.

Il eut toutes les peines du monde à modérer l'impatience de la petite fille: et aussitôt qu'ils eurent atteint le seuil de leur habitation, Gerty courut à True, auquel elle présenta sa requête. True y accéda volontiers.

Bientôt on tourna l'angle de la rue et on se trouva en face d'une pharmacie. La joie de Gerty ne connut plus de bornes. Willie prit la main de sa jeune compagne, et tous deux se mirent à courir pour rejoindre le vieillard qui était en train de placer son échelle contre le mur d'une grande et belle maison. Une des fenêtres du rez-de-chaussée était brillamment éclairée, et Willie assura qu'ils allaient voir de charmants enfants.

—Et qui vous assure que ces enfants y sont? dit-elle.

—Je n'en suis pas sûr, mais je le suppose, tenez, les voici justement; ils y sont tous trois.

Il faisait alors presque nuit, de sorte que ceux qui étaient dans un appartement éclairé ne pouvaient rien voir de ce qui se passait au-dehors. C'était pour Willie et Gerty une chance de plus pour regarder dans l'intérieur. La maison en question était une magnifique demeure évidemment habitée par des gens riches. Un grand feu brillait dans l'âtre, et une lampe placée au milieu de la chambre éclairait tout l'appartement. C'étaient partout de riches tapis, de superbes tentures, de grandes glaces et de magnifiques tableaux dans de riches cadres dorés. C'était la première fois que Gerty voyait autant de luxe. La table à thé toute dressée était couverte d'un surtout damassé aussi blanc que la neige, et supportait des porcelaines dorées avec une bouilloire en argent. Un monsieur assis près du feu dans un grand fauteuil étendait nonchalamment sur les chenets ses pieds chaussés de pantoufles rouges, tandis qu'une dame coiffée d'un bonnet à fleurs présidait aux derniers préparatifs du thé, dont une femme de chambre s'occupait sous sa direction. Quant aux enfants, nous avons dit qu'ils étaient à la fenêtre, où ils attendaient en riant l'arrivée de l'allumeur de réverbères.

C'étaient, comme l'avait annoncé Wilie, trois beaux enfants: la petite fille surtout était charmante. Elle avait à peu près l'âge de Gerty et était l'aînée des trois.

(A suivre)

LE SABOT

L'angelus tintait au loin, mouillé par la bruine.

A l'orée des bois, la silhouette épaisse d'un prêtre disparaissait, entre les fûts serrés des bouleaux et des hêtres.

La tribu des sabotiers s'asseyait dans les feuilles, pour dîner, autour d'un chaudron fumant. On entendait les piaillements des femmes, qui appelaient les moutards.

"C'est tout d' même un malin, çu curé-là", grogna un ancêtre.

Personne ne répondit. Les bouches se mirent à moudre, et les langues à laper.

L'appréciation n'était pourtant pas tombée, sur des sourds. La première faim calmée: "T'as raison, grand-père", fit quelqu'un.

—J' sais b'en qu' j'ai raison: c'est un malin... J'crais b'en b'en qu' j'irai dans s'n'église...

—Ah!

—...avec les p'tis gas.

—J'avons jamais fait ça.

—Eh! bien je l' ferai: c'est un malin.

* * *

Le silence était retombé, presque profond. On réfléchissait, on ruminait.

Depuis les quelques semaines, en effet, qu'ils s'étaient installés sur son territoire, l'abbé Champeaux les avait traités en paroissiens. Il venait les voir, distribuait des poignées de main et de bonnes paroles, tâchait de faire pénétrer un peu de religion, dans ce milieu d'une moralité trop sommaire. Et il agissait ainsi, avec eux, chaque fois que le hasard des coupes de bois les ramenait sous sa juridiction.

Sans se l'avouer, ils étaient sensibles à ces attentions. Très pauvres, très mal élevés, très mal vus partout où ils passaient, cette sympathie les déduricissait, les faisait fondre par un coin du coeur. Ils avaient beau, après chaque entrevue, "blaguer le calotin", faire à son sujet les pires réflexions (les hommes ensemble sont souvent bêtes); il n'en était pas moins vrai qu'ils aimaient cet abord simple et franc, cette bonne tête d'ange gardien aux joues rouges et aux cheveux d'or, qui se penchait sur leurs misères, ce zèle inlassable et discret qui s'efforçait à faire pénétrer un peu de lumière, dans la nuit de leurs huttes et de leurs âmes. Que l'un d'entre eux eût la force de briser le charme mauvais, qui les unissait dans leur bouderie anticléricale, et tous ces sauvages désarmeraient à la fois, rendraient au curé, dans son église, les nombreuses visites qu'il leur avait faites. La réflexion du vieux était tombée, dans un milieu bien préparé. Tout se déclancha.

"Eh! b'en, oui, j'irons d'main, dans s'n'église", dit un grand gars à face de brigand.

C'était l'habituel meneur. "J'irons", dirent les autres.

Le même ajouta: "Faudra pas qu'on nous r'garde sous l' nez: ou b'en, gare!"

La menace était à l'adresse des gens du pays. Tous serrèrent les poings agressifs, presque heureux de corriger un bon sentiment par un mauvais.

* * *

"C'est pas d'main, qu'il a dit, l' curé; c'est c'te nuit, à cause de Noël.

—Oui. Même qu'il a essayé d' nous entortiller, en nous racontant que Noël c'est la fête des sabotiers, pa'ce que c'est la fête des sabots.

—Oh! il est malin...

—Qui qu'on va y faire, dans s'n'église?

—Oui, qui qu'on va y faire?.. On n'sait rien, nous autres; on aura l'air d'imbéciles; on s'fichera d' nous.

—Pardi, on portera des sabots; on les vendra, ou b'en on fera la quête avec."

La plaisanterie ne trouva pas d'écho.

"Mé, dit le vieux, j' f'rais un sabot, un sabot b'en conséquent, b'en tourné. J' mettrais qué'que chose dedans, qué'que chose de bon. Et p'is je l' porterions tertous au curé. Ca les f'rait loucher."

L'idée plut immédiatement. Chacun voulut s'y mettre. Les gosses eux-mêmes s'éparpillèrent, d'un élan, dans toutes les directions, à la chasse des dernières fleurs de la saison: perles blanches du gui, baies incarnat des houx luisants, roses de Noël.

Un vent de fête soufflait dans les branches, chassait la brume, envoyait sur l'activité de ces pauvres gens, la joie rare d'un rayon de soleil.

* * *

Au village (un Mesnil quelconque, en Basse-Normandie), à l'église, on faisait aussi des préparatifs. C'était le nettoyage des grands samedis, les soucis du réveillon, l'époussetage trimestriel du confessionnal, les dernières guirlandes, les derniers en farinements de la crèche.

Le curé allait et venait, très affairé. Très préoccupé aussi, parce que ses gens lui en voulaient de fréquenter "cette racaille de sabotiers", et que, tout à l'heure, encore, ils avaient jeté les hauts cris, à la simple annonce qu'il comptait un peu, sur leur venue à la messe de minuit. On avait même employé les grands mots: "J'avons pas besoin d'ces manants-là, dans not'église: après tout, c'est pas eux qui payent."

Le curé avait les longues patiences et la force d'inertie, qui conviennent, en Normandie, au dénouement des plus inextricables situations. Mais, ces puissances incoercibles demandent l'appoint du temps. Or, l'évènement, s'il se produisait, surviendrait dans quelques heures... Il voulait ses gens au complet dans leur église: il serait navré qu'il en manquât un seul au rendez-vous: il avait invité, sollité les sabotiers, pour cette même Noël: il lui était impossible de les consigner à la porte, et de les repousser au fond de leurs bois... Après tout, peut-être ceux-ci ne viendraient-ils pas? Mais alors, quel échec à son zèle! quelle souffrance à ne pouvoir tenir la promesse, qu'il avait faite au Maître, de lui amener, cette nuit-là, les brebis perdues de la maison d'Israël!

* * *

A dix heures, l'office commença. L'office! plutôt un défilé de mots incompréhensibles et incompris, avec tuilage des versets les uns sur les autres, emmêlage et désarticulation des cadences. Bien accoudés sur leurs stalles, têtus malgré les accidents, les chantres ne se laissaient pas désarçonner. Ils allaient inlassablement, avec un peu de dédain dans le renforcement de la voix, quand un de leurs camarades se prenait les pieds, dans quelque phrase malencontreuse, et chuchotait lourdement hors de la mélodie.

Le curé se gardais bien de leur faire la moindre observation.— Un jour qu'il se l'était permis, le premier chantre ne lui avait-il pas répondu naguère: "Je n' dis point qu' vous ayez tort: mais vous n'avez point not' expérience".—Les sabotiers, d'ailleurs, accaparaient toute son attention. Sous prétexte de soutenir le chant, dans la nef, il descendait sans cesse jusqu'à la grand'porte, attentif à chaque entrebâillement, espérant se trouver juste à point, pour ménager les transitions.

Les paroissiens étaient déjà très nombreux. Il en entrait toujours. Avant que le battant ne retombât, l'abbé jetait un regard anxieux: mais rien, que la nuit et les étoiles.

* * *

Pourtant, à un moment, la nuit lui parut moins épaisse, et les étoiles plus près de terre. Même, on eût cru qu'elles marchaient. Elles venaient du bois: une constellation qui se balançait toute à la fois, en deux temps.

Il attendit un nouvel entrebâillement. Plus de doute: un groupe s'avançait, éclairé par des torches. Gare!

Il préféra aller au-devant du danger, et sortit de quelques pas. Mais là, il se figea, stupéfait. Il attendait une bande de loqueteux: et voilà que drapé dans l'ombre et la lumière, un véritable cortège s'avançait: enfants avec des bouquets de fleurs sauvages, civière où se devinait une offrande somptueuse, ramures vertes brandies au bout des bras. Les visages riaient, les mains se tendaient, les bouches chantaient, mal assurées, un bout de "noël" retrouvé dans une vieille mémoire:

L'enfantelet a des sabots
Si beaux, si beaux,
Qu'il s'en ira, pour la Noël
Au ciel, au ciel.

"Ah! c'est vous! c'est vous!

—C'est nous.

—Bons amis, que je suis heureux de vous voir!... Mais où vais-je vous mettre, où vais-je vous mettre?...

—Pas à la porte, hein?

—Pour sûr, non... Mais qu'est-ce que vous portez-là?

—Qué'chose pour vous.

—Mais alors il faut entrer Restez-là, je vais ouvrir".

Il se précipita à l'intérieur, en monologuant à mi-voix, pour se donner de l'assurance: "Evidemment, mes gens diront que je ne peux pas mettre les sabotiers à la porte, du moment qu'ils apportent quelque chose. En Normandie, on comprend toujours ces choses-là."

Il ouvrit courageusement les deux battants. Et s'avançant rapidement dans la nef, les yeux mi-clos et le doigt aux lèvres, onctueux et mystérieux, il lança à gauche et à droite: "Une surprise! ne bougez pas; une surprise! chantez toujours; une surprise, chut! chut!"

Les têtes regardèrent du coin de l'oeil, les visages se renfrognèrent, un chuchotement se propagea par les bancs: mais on resta, bien décidé à ne point céder le plus petit bout de place. Séule, la belle madame Beaucantin offusquée, sortit à grand tapage. Les chantres affectèrent de ne rien voir, et redoublèrent de vigueur, pour "épater les philistins".

Le curé n'hésita plus. D'un mot, il vida les petits bancs du haut de la nef: les mioches qui les occupaient furent envoyés dans le choeur, entre les trapontins des clergeots. Et son geste élargi appela le pittoresque cortège, qui stationnait sous les cloches.

* * *

La demi-obscurité, qui régnait dans l'église, garda presque aux pauvres diables le flou nécessaire dont, jusqu'à la porte, les avait revêtus la flamme des torches. La civière d'ailleurs accaparait les regards: un chef-d'oeuvre de grâce rustique, réalisé par de petits moyens, avec de grandes bonnes volontés. Au milieu de ses verdures discrètement fleuries, un grand sabot bien taillé, bien cambré, somnolait dans une paix glorieuse. Le nez retroussé avait des airs narquois. On le devinait lourdement chargé. Les yeux ne pouvaient pénétrer par l'hiatus, cependant largement ouvert. Ils s'arrêtaient presque aussitôt à reflets fauves et des apparences soyeuses.

Le tout fut posé sur les deux tréteaux, qui servaient aux inhumations. Ainsi, le sabot se trouva trop exhaussé, pour l'indiscrétion des regards.

Le curé voulut honorer l'offrande, qu'il n'avait d'ailleurs que très imparfaitement considérée. Il alla chercher deux petits candélabres, pour mettre de chaque côté.

Mais il s'était à peine approché de la civière, qu'il recula brusquement, en aspergeant de bougie quelques assistants: une épouvante presque le secoua: là, couché sur le dos, dans le creux du sabot, le menton sur la poitrine blanche, les oreilles droites, un grand lièvre rouge semblait méditer... Un lièvre! un lièvre apporté dans son église! un lièvre qu'il venait d'accueillir avec solennité, qu'il avait mis à la place d'honneur, qu'il se proposait d'illuminer, qu'il allait bénir!... Candeur et dérision! Ces gens-là se moquaient de lui. Ses paroissiens se moqueraient de lui. Et aussi les "cantonniers", à la prochaine conférence; et tout le diocèse avec eux. Ses vieux amis, les premiers (le curé de Ventes, le gros abbé Sédille s'esclaffaient déjà. Il les entendait: "Champeaux, Champeaux, ah! Champeaux!..." Fichus sabotiers! Ils allaient lui payer ça!

Il se retourna du coup, vers le groupe qui s'était tranquillemnt assis. L'onction avait disparu, pour faire place à la plus sainte des colères... Pauvres braves gens qui ne pensaient pas à mal, et qui se sentaient à l'aise dans une maison bien close!...

La vague creva avant d'avoir atteint la jetée: leur attitude parlait pour eux: ils ne savaient pas mais leur intention était droite. Pourquoi faire éclater un scandale, que personne, même du côté des fidèles, n'avait encore soupçonné?...

L'abbé eut la force de se contenir. Sa bonté remonta à l'épiderme. En même temps une inspiration lui vint: il alla prendre l'Enfant-Jésus dans la crèche, et le coucha, sans plus de façons sur le lièvre malencontreux. Quelques brins de paille bien étalés achevèrent de tout recouvrir. Après avoir conjuré le péril, il put achever l'illumination de la civière.

* * *

L'office continua, à la grande joie des sabotiers. Après l'évangile, quoique ce ne fût pas l'usage, quelques paroles heureuses pacifièrent les autres: ils comprirent qu'ils devaient être des hommes de bonne volonté.

Seulement, avant qu'on eût quitté l'Eglise, le curé trouva moyen de dire aux sabotiers: "Surtout, pas un mot du lièvre.. à cause du garde-champêtre. Merci."...

Et lui-même tout seul, lumières éteintes et portes fermées, procéda à la levée du corps.

PILLAGE ET DESTRUCTION

Les preuves du vandalisme allemand abondent dans la partie sud de la Champagne

Paris, 16.—Pendant la bataille de la Marne, télégraphie le correspondant du "Daily Chronicle" de Londres à ce journal, j'ai dépeint le ravage produit dans les petites communes florissantes du plateau de la Baie jusqu'à Soissons. Depuis lors, j'ai visité beaucoup de régions appelées par le général Sherman: "l'Enfer de la guerre", mais rien n'est à comparer avec les ravages faits dans le sud de la Champagne.

Me rendant de Bar-le-Duc à Vitry, nous avons traversé plusieurs villages où il ne reste que quelques monceaux de briques et de plâtre (nom coupé par la censure), offre un spectacle tel qu'aucun homme ne peut se l'imaginer. Ce village est détruit de bout en bout. De cent maisons le composant environ, une seule peut-être est encore habitable. J'ai escaladé des tas de pierres et de briques cassées, j'ai examiné en avancant dans les pièces, des couchettes de fer tordues, des outils, des ustensiles de cuisine et des fragments brisés de poterie. Les boiseries ont disparu sauf quelques poutres calcinées, quelques tables et quelques chaises.

La superbe église montre encore mieux cette torture du feu. Le clocher est démoli, la charpente du toit n'existe plus, deux grosses cloches sont renversées sur un amas de débris et un trou dans un des murs laisse encore la trace d'un obus lancé pendant la bataille. En dehors du village une douzaine d'êtres humains vivent encore dans la soltude, la plupart d'eux dans des trois baillands qui étaient autrefois les caves de leurs maisons. Près du hameau, ils montrent une tranchée profonde et couverte d'où, suppose-t-on, le kronprinz a suivi la bataille.

Le marché de la ville de Révigny-sur-l'Ouain semble avoir été détruit scientifiquement. On est surpris de voir comment des maisons en pierres si solides, ont pu être démolies. La rue centrale présente une scène extraordinaire de dévastation. Rien ne reste excepté quelques portions des murs les plus bas. L'hôtel de ville, monument très gracieux de style français le plus classique, n'a plus que la moitié de sa façade restant debout. L'église, qui est de grand intérêt historique, est privée de sa toiture et à l'intérieur, beaucoup de choses sont brisées.

Le peu d'habitants qui reste de l'entière population de 2,000 âmes, disent que les Allemands ont employé deux moyens pour mettre le feu, un de ceux-ci était un explosif. La ville, disent-ils, a été d'abord pillée, puis incendiée. M. Gaxotte, le maire, raconte que des automobiles ont apporté des bidons de pétrole et des quantités de paquets de substances inflammables. Les soldats allemands placèrent ces matières le long des maisons et à un moment donné y jetèrent des grenades à mains.

"Les caves, dit-il, avaient été au préalable, déjà vidées et les pianos ainsi que les mobiliers de certaine valeur, avaient été entassés sur des wagons-automobiles pour aller en Allemagne."

Un garçon de 15 ans a été fusillé comme étant soupçonné d'avoir fourni des indications aux Français. Trois des plus vieux citoyens ont été emmenés comme otages, et on ne possède aucune nouvelle à leur sujet.

Le kronprinz est entré dans la ville, mais ne s'était pas trouvé satisfait des chambres qu'on lui avait préparées, il s'est rendu dans une villa du voisinage.

Il peut se faire que ce soit l'exploit d'un aviateur francais qui ait occasionné la destruction de la ville: il a lancé une bombe sur Revigny le deuxième jour de l'occupation par les Allemands, tuant onze soldats et trente-cinq chevaux.

Enfin, une scène que je n'oublierai jamais: Sermaize-les-Bains était une gentille ville de 4,000 habitants, possédant une grande raffinerie de sucre et une vieille église très belle. Elle a été incendiée d'un bout à l'autre. Sur 500 maisons, il ne reste plus que deux ou trois maisons debout: à part quelques cheminées et des pans de mur, il ne reste plus qu'un amas de décombres. Quelques habitants de la ville demeurent encore dans leurs caves Vous les voyez—femmes, enfants et vieillards—portant à leurs maisons des morceaux de mauvais pain et roulant des brouettes de bois brûlé. Deux commerçants entreprenants, ont construit des cabanes, où ils vendent les choses les plus nécessaires à la vie. L'église n'a plus ni toit, ni gouttières. Non loin de là se trouve la maison du curé qui est également brûlée.

LE FLAIR DU DOUANIER

Un douanier anglais découvre un officier allemand dans une malle

Londres, 14.—Grâce à sa vigilance, un douanier de Gravesend a aujourd'hui fait prisonnier, un officier de l'armée allemande qu'il retira d'une énorme caisse qui était sur le point de quitter Gravesend à destination de Rotterdam.

Cette malle avait été consignée comme marchandise ordinaire à bord du vapeur "Batavier". Le douanier la regarda avec méfiance et donna l'ordre d'en faire sauter les serrures. Ses soupçons étaient bien placés, car la malle ouverte, on y trouva un homme dont l'identité fut ensuite établie. C'était un officier allemand, qui fut aussitôt conduit au poste de police de Gravesend. Dans la malle, on y trouva des couvertures, des aliments et de l'eau: il était évident qu'on y avait tout prévu pour un séjour prolongé.

On croit que cet officier s'est échappé d'un des camps d'internement anglais, et il est certain qu'il a eu des complices pour l'aider à quitter l'Angleterre caché dans une malle.

THE FIRST CANADIAN ESTATES LIMITED.

Premier rapport annuel de la Compagnie.

La première assemblée annuelle des actionnaires de la Compagnie, *The First Canadian Estates, Limited*, a eu lieu mardi le 15 décembre, à leur bureau, chambre 12, édifice de la Banque d'Hochelaga, Winnipeg. En l'absence de M. Aimé Bénard, Président, M. L.-A. Delorme, Vice-Président de la Compagnie, a été choisi pour présider l'assemblée.

M. J.-C. Brodeur, Directeur-Gérant, présenta au nom des Directeurs le rapport suivant:—

Messieurs les actionnaires de la Compagnie *The First Canadian Estates, Limited*: Vos Directeurs ont l'honneur de vous soumettre le premier rapport annuel des affaires de la Compagnie lequel couvre un exercise de six (6) mois.

La Compagnie a commencé ses opérations au mois de juin 1914; depuis ce temps, elle a fait quelques transactions avantageuses et est devenue propriétaire de plusieurs terrains et fermes comprenant environ 3,700 acres. Vos directeurs sont aussi heureux de vous annoncer que notre Compagnie contrôle la vente d'un grand nombre de fermes situées dans les paroisses françaises aux environs de Winnipeg. Notre société est donc en mesure de s'intéresser à l'oeuvre de colonisation, qui est un des buts que nous poursuivons.

Le Capital souscrit à date est de $111,500.00, dont $30,043.00 est payé.

Nous comptions au premier décembre, 31 actionnaires.

Le rapport soumis présente un actif de $75,756.84, contre un passif de $68,522.57, laissant au compte des profits et pertes un crédit de $7,234.27, comme suit:—

ACTIF

Propriété 23, Saint Vital	$49,437.59	
Terre 160 acres, Giroux	1,445.00	
Terre de 160 acres, Giroux	1,285.00	
Terre de 1,320 acres, Saint-Malo	9,142.20	
Terre de 160 acres, Stuartburn	1,130.00	
Terre de 580 acres, Piney (Depot)	422.00	
Terre de 320 acres, Walpole	4,905.00	
Agrements et Hypothèques	3,167.50	
Commission	3,015.00	
Frais généraux	904.05	
Argent en banque	909.59	
	$75,756.84	$75,756.84

PASSIF

Capital payé	$30,043.13	
Dû sur propriétés	38,479.43	
	$68,522.56	$68,522.56
Profits et pertes		7,234.28
		$75,756.84

Vos Directeurs ont confiance que vous voudrez bien tenir compte des conditions défavorables auxquelles sont mises, à l'heure actuelle, la finance et les affaires en général, et que vous verrez dans le résultat déjà obtenu, un gage de succès pour l'avenir de notre compagnie.

AIMÉ BENARD, Président. E.-J. DUFRESNE, Sec.-Trésorier.

Après l'adoption de ce rapport les actionnaires ont élu pour l'année 1915 les Directeurs suivants: Aimé Bénard, M.P.P., Winnipeg; J.-C. Brodeur, courtier, Winnipeg; L.-A. Delorme, avocat, Winnipeg; E.-J. Dufresne, comptable, Saint-Boniface; Ernest Guertin, manufacturier, Winnipeg; Jacques Parent, M.P.P., Letellier; T.-A. Saint-Germain, courtier, Saint-Hyacinthe, P. Q.

Les Directeurs ont ensuite choisi les officiers comme suit: Président, Aimé Bénard; Vice-Président, L.-A. Delorme; Sec.-Trésorier, E.-J. Dufresne; Directeur-Gérant, J.-C. Brodeur.

A l'ordre du jour: *des questions nouvelles*, la discussion se porta sur les sujets suivants: La mise en valeur des propriétés de la Compagnie, la vente du capital-action, la colonisation, projet d'immigration française et Belge.

LE SECRETAIRE.

LA DETRESSE EN BELGIQUE

La famine dans treize communes de la côte

Londres, 18.—Pendant son séjour en Angleterre, on a mis sous les yeux de M. de Broqueville, président du conseil des ministres belges, la note suivante:

"Les agences allemandes ont fait courir le bruit aux Etats-Unis qu'on exagérait beaucoup les mauvaises conditions existant en Belgique par suite du manque de travail et d'autres maux amenés par l'invasion allemande, et que, sous l'administration allemande, les usines rouvriraient leurs portes, l'industrie et le commerce reprendraient leur cours normale et la famine serait évitée."

En raison de l'importance de la question, M. de Broqueville a répondu à cette note de la manière suivante:

"Malheureusement la situation est bien différente de celle qui est dépeinte par cette note tendancieuse, et cela pour les raisons suivantes:

"Les contributions de guerre qui ont été et qui continuent à être levées sur presque toutes les communes de Belgique, ont épuisé les ressources essentielles de notre pays; d'ailleurs l'un des objets de ces contributions est de saper et de détruire le commerce et l'industrie.

"De plus, on ne nous permettrait pas de traiter des affaires avec les pays étrangers, de sorte que, pendant l'occupation de la Belgique par les Allemands, même si nos industries se réveillaient, nos produits ne trouveraient aucun écoulement. Une partie de notre population ouvrière mâle a été emmenée en servitude en Allemagne, et, à Bruxelles, à Anvers et dans bien d'autres villes, ceux qui ont reçu l'autorisation de rester ne jouissent d'aucune liberté et ne peuvent ni se livrer à leurs occupations habituelles ni gagner leur vie.

"Les réquisitions de denrées alimentaires faites dans nos communes sur toute la Belgique, n'ont pas seulement été cruelles, mais excessives et en violation flagrante des lois internationales universellement reconnues jusqu'à nos jours, à savoir, que l'occupation militaire d'un pays entraîne l'obligation de subvenir à la subsistance des habitants privés, par cette occupation, de leur gagne-pain habituel.

"La famine n'a été évitée jusqu'à présent que grâce à la bienfaisance de la commission de secours aux Belges, établie et soutenue par la générosité des populations de l'Amérique et de l'Angleterre. Faire croire que, par suite de la reprise du commerce et de l'industrie, mes compatriotes vont être capables de se suffire à eux-mêmes, c'est vouloir augmenter l'intensité des souffrances par les non-combattants belges, par la suppression de leur seule source de secours."

ST-BONIFACE

MUSIQUE SACREE

Le choeur de la cathédrale de Saint-Boniface exécutera le programme suivant, aux offices de Noël:

Messe de Minuit

Entrée: Cloches Tintez, Loucont d'Agont: Soliste, Edmond Beaudry.

Messe: Première Messe en Si bémol, Louis de Morlier.

Kyrie: Solistes, J.-A. Ferland, S. Blanc, J.-H. Clément, Louis Lévêque, C.-C. Bernier.

Gloria: Solistes, E.-A. Poulain, Edmond Beaudry.

Offertoire: Minuit Chrétien, A. Adam; soliste Edmond Beaudry.

Sanctus: Solistes, E.-A. Poulain, O. Leclerc.

Agnus: Solistes, C.-W. Raymond, C.-C. Bernier.

Pendant la Communion

Ave Verum: Ave, Sanctum Viaticum: O Deus, ego amore: Ecce Panis Angelorum: O Jesus, Verasissine: Adorote Devote: Cor dulce Cor amabile: Charles Gounod.

Messe de l'Aurore

Anciens Noëls: Solistes, A.-C. Larivière, E.-A. Poulain, J. H. Clément, C.-W. Raymond, O. Leclerc, J.-E.-A. Cloutier.

Messe du Jour

Entrée: Marche Romaine, Orgue, Charles Gounod.

Messe: Messe Royale, H. Dumont: Harmonisée pour trois voies d'hommes, J.-B. Mazingne: solistes: E. Martel, O. Leclerc, J. H. Clément, J.-A. Beaupré, J.-E.-A. Cloutier.

Offertoire: Dans la nuit Etoilée, J. Hommey.

Sortie: Il est né le Divin Enfant, Ancien Noël, Soliste, A.-C. LaRivière.

Vêpres solennelles

Faux-Bourdons, tons irréguliers.

Solistes: J.-E.-A. Cloutier, O. Leclerc, J.-A. Beaupré, E.-A. Poulain, J.-H. Clément.

Salut Solennel

O Salutaris, Fr. Riga.
Adeste Fideles, Fr. Riga.
Ave Maria, John Wiegand.
Tantum Ergo, B. Hanna.
Président: A.-C. LaRivière.
Directeur: Paul Salé.
Organiste: R. Fournier.
Secrétaire: O. Leclerc.

Un orchestre choisi accompagnera tous les numéros de ce programme.

* * *

SEPULTURE

19 décembre. Léo-Hervé, fils de Thomas Gagnon, âgé de 1 mois.

BAPTEMES

20 décembre. Germaine-Olice, fille de C.-A. Pothe et de Ludovica Storine. Parrain, H. Creuveneure; marraine, Léonie Verieye.

20 décembre. Marie-Cécile, fille de Arthur Bibeau et de Euphrenie Chales. Parrain et marraine, M. et Mme Chales.

20 décembre. Léonie-Yvonne, fille de A. Pelland et de Clarinda Dion. Parrain, T. Gentes; marraine, M. T. Gentes.

20 décembre. Paulin-Richard fille de J.-B. Joyal et de Célina Clément. Parrain, William Boisvert; marraine, Rosanna Clément.

* * *

Jeudi dernier les membres du club de raquette *Le Voyageur* donnaient un souper en l'honneur des patrons et des vétérans du club. Une trentaine de membres assistaient à ce souper qui fut un beau succès.

Avant le souper les raquetteurs allèrent saluer les officiers, le chapelain du club et M. le maire et ils se rendirent ensuite à l'Ecole Provencher, où les attendaient un bon nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient les membres de la commission scolaire, le principal de l'Ecole Provencher et le principal de l'Ecole Taché. Après le souper, des discours furent prononcés par le président M. Alex. Bernier, l'hon. Joseph Bernier, le Frère Joseph, principal de l'Ecole Provencher, MM. C. Marcoux, A.-C. LaRivière, S. J. Dussault, J.-B. Leclerc et MM. les commissaires d'école de Norwood.

Après la série des discours, on enleva les tables et il y eut jeux et chant. Tout le monde se retira enchanté de la soirée.

Dimanche prochain il y aura une assemblée générale du club à l'Hôtel-de-Ville à 1 heure et demie. Comme le comité a plusieurs recommandations importantes à soumettre à l'assemblée, les membres sont priés de se rendre en aussi grand nombre que possible.

* * *

CONCERT DE CHARITE

On nous informe que la Fanfare La Vérendrendrye et le Choeur mixte de la cathédrale donneront, dimanche prochain le 27 courant, dans la salle de la Maison Vicariale, un concert au profit des Orphelinats Saint-Joseph, Maison Vicariale et Maison Saint-Joseph d'Otterburne.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette généreuse et charitable inspiration de nos amateurs, chantres et musiciens, de nous fournir d'abord une nouvelle occasion de les estimer et apprécier, et d'offrir des étrennes aux orphelins.

Il y aura collection à la porte. Que chacun s'empresse d'aller déposer son obole: c'est l'orphelin qui vous y invite avec son sourire enfantin et vous tend la main. Des étrennes pour lui au Jour de l'An, quelle joie! Ames charitables, ne le plongez pas dans une amère déception pour ce jour où tout va lui sourire. En retour, tous ces petits coeurs feront chaque jour monter une prière vers l'Eternel, pour que l'obole de leurs bienfaiteurs ne convertisse en d'innombrables trésors pour eux.

* * *

M. l'abbé Prud'homme qui a accompagné Sa Grandeur Mgr l'Archevêque à Montréal et au Texas est revenu samedi. Il déclare que la santé de Mgr l'Archevêque s'est améliorée et que la douceur du climat du Texas lui est très favorable.

* * *

Le R. P. Blain, s.j., est parti pour un voyage d'une quinzaine à Montréal.

* * *

M. l'abbé J. Bertrand a été ordonné prêtre dimanche par Mgr Béliveau. La cérémonie a été très imposante et un très grand nombre de parents et d'amis y assistaient. M. l'abbé Bertrand est enfant de Saint-Boniface et élève du collège de Saint-Boniface. Le sermon fut donné par le R. P. Blain, s.j., du Collège.

M. l'abbé Bertrand donna dimanche soir la bénédiction du Saint-Sacrement au Collège. Hier matin il y célébrait la messe.

AMUSEMENTS DE TRANCHEES

Comment les Allemands criblèrent de balles le chapeau de M. Poincaré sans le blesser

Londres, 19.—Le correspondant du 'Daily News' dans le nord de la France, fait le récit d'une amusante plaisanterie faite par les soldats français, qui occupaient une certaine tranchée, au détriment des soldats allemands de la tranchée d'en face. Les lignes des adversaires n'étaient pas à plus de trente mètres l'une de l'autre, en ce point, ce qui permettait d'entendre les cris poussés de part et d'autre.

Un jour un soldat français appela les Allemands et leur dit:

"Hallo, Boches! Votre kaiser est très brave, mais il ne vient pas visiter nos tranchées, tandis que demain, M. Poincaré, notre président, nous rendra visite dans la nôtre. Il ne porte pas la croix de fer, lui, mais il n'a pas peur."

Le lendemain, les Allemands purent voir un chapeau haut de forme s'agiter tout le long de la tranchée française aux cris répétés de "Vive le président", et, bien entendu, s'empressèrent de le cribler de balles.

Mais le chapeau continuait ses salutations et les Allemands ne tardèrent pas à penser que, ou leur tir était de qualité inférieure, ou la tête de M. Poincaré était remarquablement dure. Pour les soulager de cette perplexité, un soldat français enleva le chapeau du manche de bêche au bout duquel il s'agitait, et le lança dans la direction de la tranchée allemande aux grands éclats de rire de tous ses camarades.

AVIS AUX FRANCAIS

Les Français nés en 1896 sont invités à se faire inscrire sur les tableaux de recensement de la classe 1916 en envoyant au consulat de France à Winnipeg le certificat médical constatant le résultat de la visite qu'ils doivent passer devant un médecin de leur localité. Ils feront connaître en même temps leurs noms et adresses.

Les jeunes gens de la classe 1916 comme ceux de la classe 1915 sont seulement *recensés*, mais non *appelés* à l'heure actuelle, et ne doivent pas se mettre en route avant d'avoir reçu un ordre d'appel individuel.

Le Ministère de la Guerre fait connaître que les Français originaires des Iles Saint-Pierre et Miquelon doivent le service militaire en temps de guerre. En conséquence, les Saint-Pierrois résidant au Manitoba voudront bien subir une visite médicale devant un médecin de leur localité et envoyer ce certificat légalisé par l'autorité locale au Consulat de France à Winnipeg. Ceux qui seront reconnus *bons pour le service actif et en état de faire campagne* seront immédiatement dirigés sur Montréal.

L'Agent Consulaire de France,
A. André de Montrel.

Winnipeg, le 16 décembre 1914.

SACRE-COEUR

C'est avec le même enthousiasme et la même spontanéité que les hommes et les jeunes gens que les femmes et les jeunes filles ont répondu à l'appel de la Société Saint-Jean-Baptiste qui les convoquait à participer au mouvement de propagande française inauguré si brillamment la semaine précédente. Il n'y avait pas un siège de libre et les auditrices furent tout oreille aux discours des orateurs.

Le R. P. Brassard, o.m.i., traça dans un éloquent discours le rôle de l'apostolat féminin dans le monde, apostolat caractérisé par la bonté, le zèle et la discrétion. Brièvement mais très clairement, le R. P. Brassard explique chacune de ses caractéristiques et comment elle se met en pratique dans la vie de tous les jours pour le bien de l'Eglise et de la race.

M. L.-H. Fournier, le dévoué président de la Société Saint-Jean-Baptiste, développa la nécessité de la coopération féminine à la réussite de l'oeuvre nationale. Il montra quel rôle la femme et la jeune fille peuvent jouer au foyer, quelle propagande elles y peuvent faire pour le parler français, l'église du Sacré-Coeur, l'école du Sacré-Coeur. C'est à elles qu'il incombe d'agir auprès de leurs amis et amies pour promouvoir l'attachement à toutes les oeuvres paroissiales. Qu'elles ne se le cachent point, elles détiennent sous ce rapport une influence dont l'homme ne dispose point. Si elles le veulent, elles tiennent le succès. Leur concours est indispensable. Sans lui, la Société Saint-Jean-Baptiste n'aura qu'un demi succès et éphémère.

M. Piédalue, secrétaire du comité, donna lecture aux dames et jeunes filles de son travail sur l'oeuvre paroissiale, son importance au point de vue catholique et français. Un plan d'action s'offre aux dames et aux jeunes filles qui leur permettra de poursuivre leur oeuvre française et catholique dans Winnipeg.

Dans une de ces éloquentes et spirituelles improvisations dont il a le secret, M. Collon, l'actif et infatigable président de la Commission Scolaire, parla du rôle de la femme française. Il montra combien elle a travaillé à la grandeur de la race et combien efficace fut son action au foyer. Car c'est là que se forme les générations de demain, c'est là, sous l'influence maternelle si douce et si efficace et dont l'empreinte ne s'efface jamais, que se façonnent et le coeur et l'âme. Et il n'est pas exagéré de dire que c'est par les mères de famille que valent les grandes nations. Les fils seront toujours ce que les mères les auront formés.

Le R. P. Curé clôtura la séance par des conseils tirés de vingt-cinq ans d'apostolat et de travaux pour le bien de l'Eglise et de la race canadienne-française. Il insista tout particulièrement sur la nécessité de l'école paroissiale française si nous voulons vivre et demeurer français et faire de nos enfants de véritables petits fils de notre race.

* * *

Demain matin, à 8.30 heures, auront lieu les funérailles de Mme J.-G. Legrand, décédée lundi à l'âge de 43 ans. Elle était née Marie-Eugénie-Alice Ouimet et venait de Montréal.

UNE ARMEE D'AUTOMOBILES

En France, 15,000 voitures légères et 12,000 camions transportent troupes, munitions et provisions

Paris, 18.—Le service des transports militaires par automobiles, a été organisé en corps spécial, sous le nom de "19e régiment du train des équipages".

Tous les hommes qui, dans la vie civile, s'étaient occupés de la fabrication d'automobiles, ont été groupés dans ce corps dont les officiers ont été choisis parmi les ingénieurs et les agents des usines d'automobiles.

Le commandant de ce nouveau corps a été confié au général Mangin. Sous ses ordres, le lieutenant-colonel Cordière, à Montluçon, et le capitaine Lévy, à Vincennes, dirigent les parcs de concentration et de réparation.

Plus de 15,000 automobiles légères et 12,000 camions sont actuellement au service de l'armée française.

Les voitures légères sont surtout employées pour le transport des munitions, alors que les camions sont chargés des approvisionnements. Mais, dans certains cas, les automobiles sont employées pour le transport rapide d'un point à un autre, non-seulement de certaines unités peu considérables, mais aussi d'armées entières.

C'est ainsi que, juste avant la bataille de la Marne, le général Galliéni a transporté, en six heures, de Paris à Meaux, une armée de 70,000 hommes avec laquelle il prit de flanc l'armée du général von Kluck. 4,000 taxi-autos opérèrent cette besogne.

Plus tard, l'armée anglaise tout entière fut transportée en automobiles de Braisne, entre Soissons et Reims, à Saint-Omer, situé à plus de 270 kilomètres.

Cette opération fut menée à bien en quelques jours.

Les mannequins.

Pour se rendre compte des dangers que l'on court à traverser la ligne de feu, il faut savoir, par exemple, que les soldats du général Fraichet d'Esperey s'amusent dans les tranchées à confectionner des mannequins qu'ils plantent ensuite en terre en vue de l'ennemi: sitôt qu'ils apparaissent, ils sont criblés de balles et s'effondrent lamentablement parmi les éclats de rire des nôtres, enchantés d'une telle plaisanterie.

—(*L'Humanité.*)



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être ob-

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.